

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ISSN 0003-7990

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Juin-Juillet-Août 1982
29^e année

342-343-344

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	100 F	50 F
Étranger	130 F	65 F

Abonnement de soutien : 1 an : 125 F — Étranger : 150 F

Abonnement d'Honneur à partir de 200 F

Le numéro : 10 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc.). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Angers, Clermont-Ferrand, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1982 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal mars 1982. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire n° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

JUIN-JUILLET-AOÛT 1982

SOMMAIRE

1954-1982	328
Les bonheurs de Rosa Bonheur, par CHRISTIAN GURY	329
Le désespoir du peintre, par FRANCIS CONTIN.....	346
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE... ..	361
Petits morts sur papier glacé, par PADRAIM DES COLOMBES	370
Les heures sereines, par SERGE VAN DEN BROUCKE	378
L'homosexualité et le point de vue scientifique (<i>suite et fin</i>), par PIERRE FONTANIÉ	381
De l'homosexualité dans la littérature (<i>suite et fin</i>), par RENÉ SORAL.....	387
La loi des quinze ans	393
A ceux qui ont fait ARCADIE.....	394

LIVRE :

Les confidences vénitienes, de Josa DURANTEAU

395

1954-1982

Toute vie connaît la fin.

On pouvait croire que l'« INSTITUTION » ARCADIE ne disparaîtrait pas.

Cependant, ce fascicule est le dernier.

Volontairement et involontairement.

En 1954, à sa création, ARCADIE répondait à un besoin urgent manifesté par des milliers d'homophiles.

Pendant toutes ces années, elle peut l'affirmer, elle a travaillé, lucidement, courageusement, intelligemment, sobrement à une meilleure approche du problème homosexuel et à l'amélioration de la « CONDITION DES HOMOSEXUELS ».

Le temps de la permissivité, de l'irresponsabilité, de la facilité, est venu.

L'immense majorité des homosexuels, 95 % au minimum, heureux ou craintifs, idéalistes ou jouisseurs, ne se sont jamais sentis partie prenante en quelque organisation que ce soit.

Une très petite minorité adhère, ici ou là, à des groupes de tendances diverses (idéologie et action).

Beaucoup ont passé par ARCADIE, qui un temps, qui longtemps, leur a donné des raisons pour s'accepter et pour vivre heureux avec son homophilie.

Nous remercions ces hommes et ces femmes qui ont voulu faire un bout de chemin avec nous, et notre rigueur morale, et notre souci constant de toujours les représenter et les défendre avec une haute conscience de leur dignité d'homme.

Celui qui, il y a trente ans, a entendu cet appel s'en va, pour toujours.

Il aurait voulu remettre ARCADIE et ses diverses exigences et son éventuelle nécessité pour des lendemains qui ne chanteraient pas éternellement à un homme de foi, de caractère, de compétence, de morale, de dévouement.

Ceux à qui cette belle et difficile mission a été proposée ont refusé.

ARCADIE ne mourra pas dans le souvenir de beaucoup, et elle demeurera même lumière et réconfort.

... « et quant à moi, André Baudry, loin du tumulte de ce peuple aimé en chacun et en chacune de ceux qui sont venus vers moi, j'attendrai la mort, quelque part, ne formulant qu'un seul vœu : Oh, tous et toutes soyez heureux par l'exigence d'une vie homophile faite de courage et de dignité. »

LES BONHEURS DE ROSA BONHEUR

par CHRISTIAN GURY.

« L'amitié est une affection divine »

(Rosa Bonheur)

« Je crois que pour transcender son expérience personnelle, il faut déjà se sentir libre. La présence d'une femme auprès de soi est souvent nécessaire pour aider à créer, si l'on en juge par le nombre d'artistes qui ont écrit ou peint parce qu'ils avaient une femme auprès d'eux qui faisait le silence pour leur permettre de travailler. Les femmes, elles, n'ont pas de muse. Il fallait s'appeler Rosa Bonheur pour vivre avec une femme qui, au fond, lui servit d'épouse attentive ou suivre l'exemple de Marguerite Yourcenar qui, ayant vécu avec une amie, put se consacrer à une œuvre, au-dessus de l'autobiographie ».

(Benoîte Groult, entretien à la revue « Sépia » n° 1, « Arts-Poésie-Femmes », 3^e trimestre 1981.)

Au cimetière du Père Lachaise, dans la 73^e division, le long du chemin Serré, je suis allé déposer quelques fleurs contre un bloc de pierre, massif et dépourvu d'ornement, tranchant sur l'horizon des chapelles pompeuses et des dalles surmontées de colonnes ou de croix.

Le monument porte, au fronton, les mots : « Famille Micas » ; en dessous, on lit, séparées par une mince plaque de bronze et figurant une tige de laurier qui s'orne de la devise : « L'amitié est une affection divine », les inscriptions : « Rosa Bonheur, officier

de la Légion d'honneur (1822-1899) » et « Anna Klumpke, officier de la Légion d'honneur (1856-1942) » (1).

Ainsi Rosa Bonheur, qui fut l'un des plus célèbres peintres de son siècle et dont l'œuvre animalière, — sommet d'un genre maintenant dédaigné, sous prétexte que l'art abstrait serait l'Art à lui tout seul —, mériterait, à la faveur des idées écologiques d'aujourd'hui, de connaître un regain d'intérêt, Rosa Bonheur repose, comme elle l'avait souhaité, entre ses deux amies successives : Nathalie Micas et Anna Klumpke.

Au soir de son existence, s'adressant à sa seconde compagne, elle s'était ouverte de ses intentions dernières en des termes forts nets : « Je me suis arrangée avec Nathalie pour être inhumée au Père Lachaise, dans le caveau des Micas. Il restera encore, après que j'y serai couchée, une place disponible dans cette sépulture ; voulez-vous l'accepter, ma chère Anna ; ainsi, vous serez près de moi jusque dans la tombe [...] Je sais que Nathalie ne sera pas jalouse. Son affection pour moi est assez grande pour comprendre que dans un partage d'âmes le lot de chacune se trouve augmenté par le bonheur de l'autre [...] De la sorte je me trouverai dans la mort entourée de celles que j'ai aimées dans la vie » (2).

Si l'on exhumait les restes de la peintresse et de ses accompagnatrices pour l'éternité, on découvrirait, parmi leurs ossements, des poussières de laurier. Car Rosa Bonheur, femme têtue s'il en fût, avait organisé de longue date le curieux cérémonial funéraire. Le 8 juillet 1898, alors qu'à l'issue d'une séance de pose, la disciple brochant pour la postérité le portrait de la glorieuse aînée, Rosa déclarait à celle qui avait « pris possession de son cœur comme sa fille devant les Muses », d'une voix « qui trahissait un peu d'émotion » : « Ah ! Miss Anna, vous me rendez ma jeunesse. J'étais devenue sauvage depuis la mort de ma pauvre Nathalie ; votre présence ici fait que je me sens moins étrangère à ce qui se passe autour de moi », elle recevait des mains de son amie une couronne de laurier tressé et « ses paupières laissant échapper deux larmes », s'exclamait : « Ah ! ma chère Anna, que je vous aime ! ». Ensuite, rapporte pieusement l'élue : « Elle m'attira sur sa poitrine, et m'embrassa. Puis elle prit sa couronne et s'en fut l'accrocher au bois d'un grand cerf sculpté, auquel déjà pendait une de ces longues chaînes de perles comme ont coutume d'en porter les femmes des Pyrénées.

— Cette chaîne appartenait à ma chère amie Nathalie Micas ; je mets votre souvenir à côté du sien, dit-elle en même temps qu'elle touchait un bouton électrique.

Céline [la bonne] accourut.

— Vous voyez cette couronne ? Je veux qu'elle soit enterrée avec moi. Vous y veillerez, n'est-ce pas.

Céline promit sans bien comprendre ce que cela voulait dire. Quant à Rosa Bonheur, elle se tourna aussitôt vers moi pour ajouter :

— Et vous aussi ! » (3).

On peut sourire de la mise en scène, inhabituelle pour le moins, qui réussit à réunir jusque dans le tombeau et narguant les bourgeois usages de famille, sous le travestissement et l'alibi « artiste » de « rites à l'antique », des femmes qui s'aimèrent. Mais comment ne pas saluer aussi dans ce symbole, bien dans la manière autoritaire et courageuse de Rosa Bonheur, une touchante manifestation d'homophilie ?

*

Enfant, Rosa Bonheur, parce qu'il n'existait guère en son temps d'établissements d'éducation pour les filles et son saint-simonien de père désapprouvant cette discrimination, fut inscrite dans une école de garçons. Elle s'y signala bientôt par des façons que l'on qualifie d'ordinaire de « garçonnières », confiant elle-même à l'un de ses biographes : « Je n'étais pas intimidée de n'avoir pour camarades que des garçons ; quand nous allions, pendant la récréation, jouer dans le jardin de la place Royale, j'étais le boute-en-train des jeux, et je n'hésitais pas, au besoin, à faire le coup de poing » (4).

Puis, ce qui n'arrangea rien, elle fut placée en apprentissage chez une étrange colorieuse, Mme Bisson qui, « mère de trois garçons, ne pouvait se consoler de ne pas avoir de filles et, pour se faire illusion, avait débaptisé, dans l'intimité, ses garçons, et leur avait donné des noms féminins » (5).

Enfin, le mauvais pli dégénérant en calamiteux exemple, Rosa se trouva renvoyée, à l'âge de douze ans, de la pension où elle était censée recevoir des leçons de belles manières. Elle confesse : « Mes habitudes garçonnières eurent une influence déplorable sur mes compagnes, qui devinrent turbulentes. Un jour, je leur proposai, en récréation, de faire la petite guerre. Nous eûmes bientôt des sabres de bois, et je commandai la charge de cavalerie. Ce fut un désastre, dans le parterre de roses qui faisait

l'orgueil de M. Gibert. Les plus belles jonchèrent le sol en un instant. Cette équipée comblait la mesure. M. et Mme Gibert refusèrent d'héberger plus longtemps le tapageur que j'étais, et on me ramena chez mon père » (6).

Le peintre Raimond Bonheur, loin de s'arracher les cheveux devant le comportement de sa fille, qu'il adorait et qui le lui rendait bien, constatant son inclination pour l'art et qui découlait d'une admiration paternelle, la laissa totalement libre d'agir à sa guise. Et Rosa, par ailleurs orpheline de mère, grandit sans entraves, apprenant par elle-même son métier.

Au Louvre, où elle copiait les modèles des maîtres et où, dit drôlement L. Roger-Milès, « elle poursuivait ses études avec une volonté virile », ses collègues, tous des hommes et souvent rabroués par la rebelle, l'avaient surnommée : « le petit hus-sard ». Ainsi, continue le critique, « Rosa Bonheur, par des qualités mâles, que son jeune talent manifesta dès les premières années de début, échappe à la loi de la nature, qui veut que dans les créations de l'art, les femmes soient inférieures aux hommes ». Sacrée « nature », qui a toujours bon dos...

En mai 1836, un certain M. Micas se présenta dans l'atelier de Raimond Bonheur ; il souhaitait que le peintre dresse le portrait de sa fille, une enfant pâlotte et dont il redoutait le proche trépas. C'est Rosa, quatorze ans, qui reçut les visiteurs ; elle sympathisa sur le champ avec Nathalie Micas. Et la liaison des deux femmes durera jusqu'au décès de Nathalie, 53 ans plus tard.

Rapidement, avec l'accord de leurs familles, les complices de jeux partagèrent le même atelier. En 1845, quelques jours après avoir reçu la médaille de bronze du Salon, Rosa notait, dans son carnet intime, à propos de Nathalie : « nous nous sommes liées d'une façon complète et nous devenons inséparables. Je ne suis heureuse que lorsque je la vois près de moi ; de son côté elle n'éprouve pas de plus grand plaisir que lorsqu'elle vient travailler à l'atelier ».

Aussi, devant les réelles promesses de l'œuvre de Rosa, ses ambitions, Nathalie décida-t-elle de devenir la collaboratrice attentionnée des travaux de son amie. « Nathalie, rapporte Rosa, venait tous les matins me retrouver dans mon petit atelier ; nous vivions là en tête-à-tête, sans recevoir la visite d'aucun flirteur. Avec quelle sollicitude cette brave amie s'ingéniait à me faire gagner du temps ! C'est elle qui, par exemple, calquait mes dessins et les reportait exactement sur la toile, car son ambition n'était pas de devenir mon égale ; ce qu'elle voulait, ce qui suffisait à ce cœur dévoué, c'était de m'être utile, de m'épargner la préparation de mes tableaux. Nous travaillions avec acharne-

ment jusqu'à l'heure du déjeuner. Dès que midi sonnait, vite, l'on embrochait des côtelettes que Nathalie avait apportées le matin et nous les faisions griller devant la porte ouverte du petit poêle en fonte » (7).

Dans le couple que formaient Marthe et Marie, « l'une avait la meilleure part » ; dans l'association de Nathalie avec Rosa, la première avait volontairement choisi le domaine de l'intendance pour que la seconde, déchargée de tout souci matériel, se consacre entièrement à la peinture. « Nous nous attachâmes affectueusement, l'une à l'autre, comme deux sœurs, se souvenait Rosa Bonheur. Elle s'occupait de mes pauvres robes et les raccommodait. Je la faisais rire avec mes histoires de notre vie de bohème. Elle me sermonnait, me grondait, me choyait. Pauvre chère amie, dont la mémoire est restée si ineffaçable à mon cœur ! » (8).

Avec les succès, la célébrité, vinrent les prétendants ; on les évinça, de la même façon qu'on éconduisit les journalistes indiscrets. Et commencèrent de circuler sur le compte de la peintresse et de sa compagne, — qui avaient largement dépassé l'âge du mariage et cohabitaient au château de By, baptisé par elles « le domaine de la Parfaite Amitié » —, des sous-entendus prononcés d'un ton très entendu.

Rosa Bonheur ne campait-elle pas une sorte de monstre, mi-mâle, mi-femelle, une curiosité zoologique pour amateurs de pittoresque ? On pourrait le penser à la lecture de nombreux articles de presse, privilégiant plutôt que l'œuvre de l'artiste son goût pour le costume masculin, son habitude de fumer le cigare et la pipe, sa prédilection pour la compagnie exclusive des dames.

Les anecdotes les plus croustillantes, relatives aux incontestables allures hommages de Mlle Bonheur, couraient les salons. Vraies ou fausses. Mme Consuelo Fould, par exemple, consigne celle-ci : un incident survenu alors que Rosa — pour une fois ! — arborait une robe ; « Un jour, en plein Paris, Rosa fut arrêtée par un gardien de la paix qui, voyant ses cheveux courts, son allure dégagée, l'emmena au poste, sous prétexte de port illégal de costume féminin, et pour ne pas manquer à la tradition, la bouscula légèrement en route. Rosa Bonheur, peu patiente, riposta par un vigoureux coup de poing qui acheva de convaincre l'agent. Aussi, la stupéfaction du pauvre homme fut grande, lorsque le commissaire de police lui eut expliqué sa méprise en renvoyant l'artiste avec mille excuses » (9).

Rosa Bonheur sollicita donc l'autorisation de « s'habiller en homme, pour raison de santé » — selon la terminologie des

arrêtés préfectoraux (10). Quant à elle, elle préférait justifier son accoutrement, scandaleux pour l'époque, par les nécessités de son art, les journées qu'elle passait aux abattoirs ou dans les foires pour étudier et croquer les animaux : « Le costume que je porte est ma tenue de travail, et rien autre chose. Les quolibets des imbéciles ne m'ont jamais troublée ». Et puis, réfutant énergiquement toute idée de vouloir tromper qui que ce soit sur la nature réelle de son sexe ou de prétendre à l'originalité, elle ajoutait, clin d'œil aux initiés et légitimant ainsi qu'elle continue à porter le pantalon une fois rentrée chez elle : « Nathalie s'en moquait autant que moi. Cela ne la gênait aucunement de me voir habillée comme un homme » (11).

D'ailleurs, Nathalie elle-même ne dédaignait pas d'enfiler culotte. Pour les besoins, notamment, d'un voyage en Auvergne : « Avant notre départ, nous avons demandé, Nathalie et moi, l'autorisation d'endosser des vêtements masculins. Ce n'est donc pas en amazones, avec le voile et le chapeau classiques, que nous avons parcouru ces régions abruptes, mais bien en vrais cavaliers, à califourchon sur nos montures. Il est vrai que souvent, pour ne pas épuiser trop les économies de la bonne mère Micas, nous grimpons sur le même cheval ».

Ce qui choquait probablement le plus les contemporains, c'était le refus par une femme de l'institution sacrée du mariage. Là-dessus, Rosa Bonheur répondait que son travail l'accaparait trop pour qu'elle songe à convoler : « Plusieurs fois l'on a demandé ma main. J'ai toujours refusé... Cela ne veut pas dire, certes, que je fusse d'une nature froide et indifférente, incapable d'apprécier les hommages de l'homme qui fût devenu mon mari ; mais, que voulez-vous, j'ai préféré conserver mon nom. Du reste, je suis heureusement parvenue à lui donner quelque éclat. Et puis, comme la religion, l'art ne peut-il pas avoir ses vestales ? » (12).

Ça, c'était l'explication officielle, celle que projette en avant cette vaste entreprise d'auto-justification de la « vestale » que représente la biographie écrite par Anna Klumpke et dictée pour l'essentiel par Rosa Bonheur. Car, dans le privé, la peintresse ne se cachait pas de ses répugnances sexuelles envers les mâles ; pionnière en féminisme, elle chuchotait à ses amies : « Nos beautés timides de la vieille Europe se laissent trop facilement conduire à l'autel comme les brebis allaient jadis au sacrifice dans les temples païens. Depuis longtemps j'ai compris qu'en mettant sur sa tête la couronne de fleurs d'oranger, la jeune fille se subalternise ; elle n'est plus que le pâle reflet de ce qu'elle était avant » (13).

Admettons que, par exception corroborant la règle, le culte de la peinture autorise ce que la société du Second Empire ne permettrait pas à une femme ordinaire, savoir le célibat allié au déguisement masculin. Mais l'invocation des motifs supérieurs de l'Art suffit-elle à expliquer la vie commune, notoire, de deux femmes ?

Rosa Bonheur se défendait avec hauteur devant l'accusation, jamais exprimée crûment, de lesbianisme. Et, enfermant dans ses propres pièges l'ordre moral dominant, sanctifiant au passage son amitié féminine, elle se retranchait derrière le plus noble et le plus grave des devoirs : la parole donnée à un agonisant. Pourquoi vivait-elle avec Nathalie ? Mais, tout simplement, pour obéir aux dernières volontés du père Micas, qui fit appeler Raimond Bonheur à son chevet et lui dit : « Je suis bien malade et je ne me relèverai pas ; toi non plus tu ne vivras pas longtemps. Laisse nos deux enfants toujours ensemble, tu vois combien elles s'aiment. Rosa a besoin de la protection et de l'affection de ma Nathalie. Venez, mes enfants, que je vous bénisse ! ». Qui ne serait ému d'une telle affirmation ? Rosa conclut : « Depuis lors, Nathalie et moi, nous ne nous sommes jamais quittées, et si la mort nous a séparées, nos âmes se retrouveront, je l'espère » (14).

Et le serment juré devant le vieux papa peut encore servir de surcroît comme obstacle au mariage : « L'existence mondaine que nous menions, Nathalie et moi, nous valut — le croirait-on ? — des propositions de mariage... oui, plusieurs même ; nous les écartâmes, bien entendu, avec un égal entrain. Comment aurions-nous pu nous séparer ? La promesse que nous avions faite au lit de mort du père Micas était un engagement sacré » (15).

Trop beau pour être honnête ? Certains l'ont pensé. Les Bonheur, en première ligne, n'apprécièrent pas qu'après le décès du père, Rosa, quittant la maison familiale, s'installe carrément chez les Micas, la veuve et sa fille. D'autant que, maintenant, Rosa gagnait beaucoup d'argent. Évoquant « la jalousie des siens », la peintresse retourne le sentiment général en sa faveur qui demande, d'une voix désarmante d'innocence : « N'avais-je pas le droit de suivre les impulsions de mon cœur et d'aller vivre avec mes amies ? »

Il faudrait assurément avoir mauvais esprit pour déceler le mal là où il n'est pas ! Nathalie et Rosa ? Deux « sœurs », voyons ! Deux « amies », deux « vestales », très « pures », et voilà tout ! Cri du cœur de Mlle Bonheur : « Comme Rachel, comme George Sand et tant d'autres, j'aurais pu, assurément, profiter de la tolérance dont bénéficient vis-à-vis de l'opinion les

femmes qui se distinguent dans les sciences et dans les arts, et l'on aurait pu dire de moi tout ce que l'on eût voulu. Au lieu de cela, j'ai toujours mené une vie honorable, je suis restée pure, et je n'ai jamais eu ni amants, ni enfants. Si mon père me reprochait quelquefois mes façons garçonnières et libres, je vous l'ai dit aussi, il peut du moins se réjouir là-haut, car durant toute ma vie, celle qu'il appelait son bien le plus précieux est restée sans tache » (16).

Rusée Rosa, qui proclame qu'il ne faut surtout pas la confondre avec la scandaleuse George Sand, au demeurant « son auteur préféré » (17). En effet, il ne convient pas d'aligner les deux illustrissimes car la plus perdue de réputation sauve les apparences en collectionnant les amants, les épisodes lesbiens ne constituant qu'aimable parenthèse de sa vie, tandis que « la pure vestale » se consume d'amitié pour une femme.

Rosa Bonheur a poussé fort loin le paradoxe de ses formules. Quand elle rassure sur la limpidité de son attachement pour Nathalie, s'exclamant : « Quelle aurait été mon existence, sans le dévouement et l'affection de cette amie !... Et pourtant on a cherché à rendre suspecte l'affection que nous éprouvions l'une pour l'autre. Il semblait extraordinaire que nous fussions bourse commune, que nous nous soyons léguées réciproquement tous nos biens », quand elle a bien endormi ses contradicteurs, elle ajoute, ce qui serait suspect si l'on n'avait préalablement absout la pérorieuse de toute basse intention : « Si j'avais été un homme, j'aurais épousé Nathalie et l'on n'eût pu inventer toutes ces sottes histoires » (18).

Les biographes les plus favorables à la peintresse n'ont pas manqué de se montrer gênés par le trait de génie de Rosa Bonheur qui, obtenant par ce biais qu'on lui fiche la paix, réussit à faire prendre à ses contemporains, si l'on ose écrire, la vessie flamboyante de ses amours pour la lanterne sourde de l'amitié. A première vue, le ménage de Nathalie et de Rosa ressemblait bien à un concubinage saphique ; mais étant donné qu'il était inconcevable que des femmes aient l'audace et l'insolence — d'ailleurs ne protestaient-elles pas elles-mêmes de leur vertu ? — de s'afficher comme lesbiennes, ce ne pouvait être le cas !

Et les historiens de s'efforcer d'évoquer de la façon la plus neutre la présence continue d'une femme dans l'ombre de Rosa Bonheur. L. Roger-Milès écrit : « ces deux femmes qui, s'étant rencontrées dès l'enfance, s'étaient vouées l'une à l'autre une amitié que rien n'altéra jamais ». Georges Cain, conservateur de Carnavalet, renchérit qui, décrivant la propriété de By, note : « C'est là que Rosa rabote, cloue, lime, jouant des marteaux, des

varlopes, des scies, en vrai compagnon du Devoir, et si gaie, si leste, si riieuse, si amusante. Le bon camarade que cette grande artiste ! sachant si bien trouver le mot juste qui console ou encourage, ayant toujours une bonne parole à dire, un bon conseil à donner — et, avec ces qualités d'honnête homme, un vrai cœur de femme, simple et tendre. Il fallait la voir soigner sa chère et vieille amie, Mlle Nathalie Micas, dont l'affection, depuis 45 ans, ne lui avait pas fait défaut pendant une minute. Toutes jeunes, elles s'étaient liées, s'aidant par leur mutuelle tendresse à franchir les mauvaises passes et les heures difficiles, et, toujours s'aidant l'une l'autre, elles donnaient le touchant spectacle d'une amitié qui ne s'était jamais démentie » (19).

Légaliste Rosa, sollicitant près de M. le Préfet de Police le renouvellement régulier de son autorisation d'endosser le costume masculin alors que George Sand s'habillait en homme sans demander la permission à quiconque ! Insoupçonnable Rosa, remerciant, révérences à l'appui, S.A. l'Impératrice Eugénie et M. le Président de la République Sadi Carnot pour sa croix puis sa rosette de la Légion d'honneur et qui, in petto, se moquait bien de ses hochets, refusant au jour de son enterrement les privilèges auxquels ils lui donnaient droit ! (20). Mlle Bonheur a superbement berné son monde.

C'est en particulier l'avis de Marie-Jo Bonnet qui, dans : « Un choix sans équivoque, recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes », observe : « Rosa Bonheur poussa très loin « l'excentricité » [...] Pour le XIX^e siècle, pareilles « excentricités » nécessitent quelques précautions [...] Prise entre le moralisme du siècle et sa propre éthique comment Rosa aurait-elle pu parler autrement de son affection pour Nathalie ? Elle nous pose finalement cette question : où se situe la subversion chez les femmes ? Dans la parole ou dans les actes ? [...] D'un côté, elles tiennent un discours des plus apparemment moraliste, en prétendant, comme le fait Rosa Bonheur, que si elle avait été un homme elle aurait été comme tout le monde [...] et de l'autre, elles sont toutes en rupture avec l'image traditionnelle de la mère et de la famille, célibataires ou séparées de leurs maris et financièrement indépendantes [...] Malgré tout, à travers cet apparent moralisme elles nous disent une chose essentielle : leur dignité de femme maintenue envers et contre toute morale patriarcale qui ne voit dans l'amour entre femmes que le vice et dans la famille la vertu » (21).

Aujourd'hui, la cause apparaît entendue : Rosa Bonheur était bien citoyenne de Lesbos. Sa correspondance intime, nonobstant des pudeurs de plume et de compréhensibles retenues, ne permet

guère le doute. En 1846, d'un voyage qu'elle effectuait sans Nathalie, elle écrivait à cette dernière, en des termes qui dépassent évidemment la dose tolérable en matière de simple amitié : « Ah ! si tu étais avec moi, j'en perdrais la tête de bonheur, car éprouver un plaisir sans toi, ce n'est qu'en jouir à moitié... Je t'embrasse, ton amie, Rosa Bonheur, je t'embrasse comme je t'aime » (22).

De son côté, Nathalie, retour d'un séjour en Angleterre, réalisé dans la compagnie de celle qu'elle nommait sa « vieille Zaza », répondant en son nom comme en celui de Rosa à la lettre de Miss Love de Lyne — quel joli nom ! —, une jeune fille de famille très distinguée dont elles avaient apprécié l'accueil outre-Manche et qui, leur annonçant maintenant son entrée au couvent, les engageait à « suivre son exemple », Nathalie, revenant sur un sujet de conversation cher aux trois femmes : « l'absence de goût pour le mariage », inaugurerait son courrier par les mots, propices aux jeux d'interprétation : « Chère Love et Sœur ». Et l'on doit s'interroger ici dans quelle mesure le langage employé par les lesbiennes d'autrefois ne relevait pas d'un code pour initiées — la première lecture, inoffensive, en cachant une seconde, plus sulfureuse ?

Au demeurant, la vie même de Rosa Bonheur, qui ne fût ponctuée que par des amitiés féminines, non pas une seule mais plusieurs, apporte une preuve par le pluriel. En effet, si Nathalie et sa « vieille Zaza » connurent une intimité plus durable encore que de banales « noces d'or », à l'image de tous les couples et cela lui donne d'autant le cachet de l'authenticité, leur couple traversa des périodes difficiles. Dans la dernière en date des biographies de Rosa Bonheur, Danielle Digne qui, sans appuyer sur la nature des affections de la peintresse (23), n'en laisse pas moins deviner, révèle certains orages, qualifiés de « bourrasques sentimentales ».

La plus sévère des alertes se produisit quand, dans un salon parisien, où ne se réunissaient d'ailleurs que des dames, Mlle Bonheur, alors au faîte de sa gloire et qu'on fêtait justement comme la première femme-artiste décorée de la Légion d'honneur, entendit chanter « l'amie » de la maîtresse de maison, la célèbre prima donna Miolan Carvalho, créatrice du rôle de Marguerite dans le « Faust » de Gounod. C'était en 1865 ; Rosa s'éprit de la cantatrice. Il y eut certainement des rendez-vous secrets ; dans une lettre de 1866, la châtelaine de By chuchotait : « Si vous voyez Mme Carvalho ne lui cachez pas que je vais à Paris. A elle, je dis toujours la vérité, elle est ma déesse préférée, si merveilleusement belle ». Danielle Digne

commente : « Elles se virent, elles se parlèrent, elles s'écrivirent. Nathalie comprit vite, à voir la précipitation de Rosa à guetter le facteur, à la voir rêver longuement sur ses lettres. Elle se sentit délaissée, puis trahie, elle souffrait. Elle pleura, se plaignit, fit des reproches et des scènes de jalousie que Rosa comprenait mal — elle prétendait que rien n'était changé à son affection [...] Une fois Nathalie cacha ses larmes dans les rideaux de dentelle de sa chambre : la voiture de la Carvalho attendait dans la cour. Que faisait-elle avec Rosa ? Son anxiété durerait autant que l'entretien, aussi s'échappa-t-elle par la porte du jardin, chez une amie à Fontainebleau. Pour la première fois, depuis une trentaine d'années qu'elles se connaissaient, le drame planait sur leur relation ; il prenait même des proportions gigantesques » (24). Alors Rosa s'arrangea, raccommoda son ménage... et — balancée par dessus les moulins « la promesse sacrée » faite au père Micas de ne jamais quitter Nathalie ! — continua de voir sa cantatrice en cachette. « Au mois de février 1872, elle avoue à sa sœur Juliette sur un ton de confiance :

— J'ai envie de prendre un peu d'air... [...] Chut ! Ne dis rien aux Micas, je pars chez mon amie Miolan Carvalho.

Si Nathalie l'apprenait elle serait folle de rage. Je compte lui raconter que je suis avec Auguste [Bonheur] et sa femme. Une crise d'apoplexie à son âge, ce serait vraiment trop dangereux !

Surtout elle ne voulait qu'aucune scène désagréable ne la retint à By. Armée de son alibi familial, elle partit sans semer la tempête » (25).

En 1931, Magnus Hirschfeld, écrivant sur les « Perversions sexuelles », son livre porteur d'analyses fort neuves pour l'époque et préludant à des recherches scientifiques plus ouvertes sur le tabou de l'homosexualité, sans s'embarrasser de précautions, constatait : « Des artistes peintres lesbiennes ont acquis, elles aussi, une très grande réputation ; tel est le cas de Rosa Bonheur, qui a si magnifiquement peint tant d'animaux. Cet exemple prouve que le côté viril du caractère de toute femme lesbienne accroît sensiblement la force et l'énergie qui sont indispensables à toutes les créations artistiques » (26).

*

A la mort de Mlle Micas, le chagrin de Mlle Bonheur fut immense ; elle cessa même de tenir son « pinceau robuste » (27),

abandonnant ses toiles en chantier : « Le 24 juin 1889 mourut Nathalie, la noble et sainte femme qui avait été si dévouée pour moi. Cette perte me brisa le cœur. Je fus longtemps sans trouver dans le travail un soulagement à mon amère douleur. Je pense à elle tous les jours, et je bénis la mémoire de cette âme qui fut si proche de la mienne » (28). Dans la chambre de Nathalie, conservée intacte comme au jour de son décès, Rosa s'enfermait souvent pour relire la lettre de condoléances, qui pourrait bien être un signe de connivence, de la duchesse Alexandrine de Cobourg : « Nathalie avait compris que deux femmes peuvent sentir l'une pour l'autre le charme d'une amitié vive et passionnée, sans que rien n'en altère la pureté » (29).

Le « veuvage » de Rosa ne cessa qu'avec l'apparition d'une artiste-peintre américaine, de trente-quatre ans sa cadette, venue visiter en touriste l'atelier de By. Échange de photographies et de lettres entre les deux femmes et par-dessus l'Atlantique et, sous prétexte de peindre le portrait de l'illustre animalière, Miss Anna Klumpke réussit à convaincre sa famille qu'il lui fallait s'installer en France.

Ce projet dut rencontrer quelques réticences, la réputation de l'artiste française ayant souffert de bruits colportés à tort ou à raison, car Miss Klumpke, une grande fille qui courait sur ses quarante-trois ans en cette année 1898, débarqua flanquée de son chaperon de mère. Circonstance qui n'empêcha pas Rosa Bonheur — peut-être même l'excita-t-elle davantage ? — de se livrer à de blâmables excentricités, consignées ainsi par son invitée : « A peine avions-nous pris pied sur le quai de la gare de Moret, qu'une manière de vieux monsieur qui était là s'approcha de nous et m'embrassa brusquement. J'eus un mouvement de recul vite réprimé, car j'avais reconnu Rosa Bonheur ; la surprise de ma mère avait été plus vive, et je crois bien qu'elle fut sur le point de protester contre une telle agression. Nous en rîmes bien vite. Quelques minutes plus tard, nous étions dans la voiture, et Rosa Bonheur, riant encore, s'écriait :

— Quelle mine vous avez faite, ma chère Miss Anna, lorsque, devant les employés, je vous ai pressée sur mon vieux cœur !

A cela je répondis qu'en Amérique nous n'étions pas habituées aux démonstrations sentimentales sur la voie publique.

— Je le sais fort bien, fit-elle, aussi ai-je voulu vous intriguer un peu par cette petite farce de rapin ; c'est la preuve, au reste, du grand plaisir que j'ai à vous revoir. Et vous, chère madame, m'avez-vous reconnue ?

— Non, je l'avoue, dit ma mère, et j'ai failli m'indigner. Mes yeux, fort heureusement, sont tombés sur vos pieds si petits, si élégamment chaussés, et qui ne sauraient appartenir qu'à une femme » (30).

La dame aux « pieds si petits, si élégamment chaussés », pour reprendre une formule d'un dialogue qui sent l'artifice et le fabriqué d'après-coup, supportait mal sa solitude. Aussi s'ingénia-t-elle, mettant en œuvre la riche batterie de ses caprices, à prolonger le séjour d'Anna, lui faisant finalement « promettre de vivre désormais auprès d'elle ». Danielle Digne commente : Rosa « cachait sa sympathie grandissante pour l'Américaine sous des attitudes négatives, par pudeur, par orgueil peut-être. Une fois le portrait achevé, Anna la quitterait, retournerait à Boston ou à Paris. Rosa demeurerait seule à nouveau dans cette grande maison. Elle luttait aussi contre ses sentiments, elle ne voulait pas souffrir. Pourtant, un jour, la grande artiste laisse parler son cœur et avoue que les retards, les ennuis apportés à la réalisation du portrait, n'étaient que subterfuges pour la garder auprès d'elle. Anna accueillant avec une visible tendresse cette confession, Rosa peut lui demander :

— Je me suis attachée à vous, voulez-vous rester avec moi et partager mon existence ? Je vous adopterai comme si vous étiez mon enfant et vous aiderai à faire de belles choses en peinture.

Anna, interdite, reste quelques instants sans répondre.

— Vous hésitez, peut-être avez-vous un amoureux en Amérique ?

— Pas du tout ! [...]

— Oh ! Mon enfant, si vous me quittiez, je n'aurais plus longtemps à vivre... Dis-moi que tu m'aimes et que tu resteras avec moi !

— Oui, je vous aime et habiterai avec vous.

Rosa la prend dans ses bras. Elle pleure la joie d'être aimée non seulement pour sa peinture, mais pour elle-même. Anna, bien qu'alors âgée de quarante-trois ans, pieuse sa joie de vivre un rêve que lui enviraient beaucoup d'artistes. Ce qui du point de vue des sentiments semblait naturel, risquait de poser des problèmes : comment les Klumpke, à leur tour, allaient-ils prendre cette décision ? » (31).

Dans la monumentale biographie, qu'elle édifica pour servir la mémoire de Rosa Bonheur et occulter l'aspect « puissance androgyne » que soulignait à plaisir Théodore de Banville,

Anna Klumpke assure que, prévoyant l'écueil, sa grande amie se serait exclamée, en manière de plaidoyer pro domo : « Qui sait si votre famille ne se laissera pas influencer par la mauvaise opinion qu'a le monde, en général, des femmes qui vivent ensemble ? C'est contre ces préjugés que j'ai lutté toute ma vie. Heureusement, j'ai trouvé en vous l'interprète dont j'ai besoin pour que la postérité me juge avec impartialité » (32).

Le 31 mars 1899, Rosa Bonheur mandait à Mme Klumpke mère, pour la rassérer : « Nous sommes heureuses, et j'espère bien que les méchants ne pourront pas troubler notre vie d'honneur et de travail ».

Deux mois plus tard, l'auteur du « Labourage nivernais » et du « Marché aux chevaux » rendait son âme aux Muses. Aussitôt, les « méchants » se rappelèrent au bon souvenir de la survivante : une assignation, délivrée à la requête de la famille Bonheur, l'accusait d'avoir capté le testament de l'illustre défunte en l'hypnotisant et profitant de ses faiblesses de vieille.

De fait, Rosa Bonheur, probablement conseillée par un habile homme de loi, crainte d'une contestation par les héritiers du sang de ses volontés dernières, dans un acte du 9 novembre 1898, qui constitue un modèle à recommander aux couples homophiles (33) en ce qu'il argumente énergiquement ses raisons et les motive sans que transparaisse une question de « bonnes mœurs » ou de sentiments critiquables, instituait Anna Klumpke, « ma compagne et collègue peintre et mon amie », sa légataire universelle : « Je déclare ici à ceux qui m'ont jugée très riche, que n'ayant pas assez de fortune à distribuer à ma famille pour laquelle j'ai fait de mon mieux avant et après la mort de mon père, j'ai jugé que j'avais le droit, ne devant rien à personne, de proposer à Mlle Anna-Élisabeth Klumpke, ayant la même profession que moi, ayant par elle-même une position très honorable, ainsi que sa famille, de partager ma vie et de rester avec moi en la compensant et la garantissant, puisque pour vivre avec moi elle sacrifiait sa position personnelle déjà créée par elle-même, et partager avec moi les frais et les améliorations de ma propriété et maison ; ce testament est un devoir d'honneur pour moi, et tous les honnêtes gens seront de mon avis, ainsi que mes véritables amis ».

Pour plus de sécurité, dans le but évident de convaincre la magistrature, le testament était corroboré par une longue lettre, expliquant notamment : « Ma famille m'ayant toute ma vie assez mal jugée en mon droit de vivre librement, après avoir

d'abord fait mon devoir envers elle et ayant droit après à l'indépendance de toute personne majeure gagnant elle-même sa vie... Je n'ai donc rien à me reprocher envers ma famille, et j'ai pensé que maintenant j'avais le droit de vivre pour moi et de disposer à mon gré de mon bien personnel, n'ayant eu ni enfant, ni tendresse pour le sexe fort, si ce n'est une franche et bonne amitié pour ceux qui avaient toute mon estime » (34).

Mais le véritable testament de Rosa Bonheur, à vocation de message universel, c'est sa définition de l'amitié, pieusement transmise par Anna Klumpke : « L'amitié est une affection divine... L'affection divine ne vieillit pas, elle dure au-delà de notre existence terrestre. Rien n'est aussi grand ni aussi pur. L'amitié de l'âme est la vraie parenté ; elle est supérieure à celle que Dieu nous donne, puisqu'au lieu de l'accepter de ses mains, nous la choisissons nous-mêmes ». Une caractérisation de l'amitié qui ressemble comme une jumelle à celle de l'amour.

CHRISTIAN GURY.

(1) Voir notre chronique : « Promenade au Père Lachaise », « Arcadie » n° 294, juin 1978, p. 351.

(2) Anna Klumpke, « Rosa Bonheur, sa vie, son œuvre », Flammarion, 1908, p. 360.

(3) A. Klumpke, o.p., chapitre 6.

(4) L. Roger-Milès, « Rosa Bonheur, sa vie, son œuvre », Sté d'Édition artistique, 1900.

(5) L. Roger-Milès, o.p.

(6) L. Roger-Milès, o.p.

(7) A. Klumpke, o.p., p. 178.

(8) L. Roger-Milès, o.p.

(9) Consuelo Fould, « Rosa Bonheur (Souvenirs) », « Revue illustrée », 1^{er} novembre 1899.

Dans le même genre, Eugène de Mirecourt, dans : « Les contemporains : Rosa Bonheur », Havard, 1856, rapporte que le médecin venu soigner Nathalie prit Rosa pour le mari de sa cliente, et que la peintresse se contenta de bougonner : « Ce n'est pas très flatteur de passer pour un homme quand on est une femme ! »

(10) Sur l'ordonnance du 16 brumaire An IX réglementant le port de l'habit masculin par les femmes, voir notre « L'Homosexuel et la Loi », p. 231-232.

(11) A. Klumpke, o.p., p. 308-309.

(12) A. Klumpke, o.p., p. 202.

(13) Danielle Digne, « Rosa Bonheur ou l'insolence, histoire d'une vie », Denoël-Gonthier, 1980, p. 110-111.

(14) A. Klumpke, o.p., p. 190.

(15) A. Klumpke, o.p., p. 287.

Les bonnes raisons ! Sous Louis XIII et Louis XIV, les lesbiennes prétendaient candidement qu'elles ne couchaient ensemble que pour se tenir

chaud, vu les rigueurs des saisons (cf. notre chronique : « Dames du Grand Siècle », « Arcadie » n° 288 et 289, décembre 1977 et janvier 1978).

(16) A. Klumpke, o.p., p. 314.

(17) « George Sand et Rosa Bonheur [...] sont deux femmes supérieures que l'Europe nous envie, deux peintres sérieux et convaincus dont la France aura le droit de se glorifier, deux génies frères » (Émile Cantrel, « Mademoiselle Rosa Bonheur », article dans « L'Artiste », 1^{er} septembre 1859).

(18) A. Klumpke, o.p., p. 358.

(19) Georges Caïn, « Rosa Bonheur », article dans « Revue illustrée », 1^{er} juillet 1890.

(20) Voir notre chronique : « Revers de médailles » (2^e partie), « Arcadie » n° 335, novembre 1981, p. 650-651.

(21) Marie-Jo Bonnet, « Un choix sans équivoque », Denoël-Gonthier, 1981, p. 199 à 203.

Jean-Pierre Jâques, auteur de « Les malheurs de Sapho », Grasset, 1981, relevant sa malicieuse exclamation : « Merveilleuse Rosa pour qui la pureté consiste à aimer une femme ! », a cherché une mauvaise querelle à Marie-Jo Bonnet. Après avoir cité, dans une énumération de lesbiennes, « la fausseté placide Rosa Bonheur, qui portait les gloires du cheptel français » (p. 32), il relève, avec ce sourire supérieur du mâle qui, quoique dénonçant tout au long de son livre ledit sourire supérieur des mâles, n'en tombe pas moins dans le même travers, que « le plus étonnant – et le plus irritant aussi peut-être – est que les femmes qui se lancent dans une défense et illustration du saphisme n'ont que ce mot sous la plume. Je l'ai dit, la « pureté » est le cheval de bataille de Colette. Rosa Bonheur qui vécut maritalement avec une femme, la chère Nathalie, n'a cessé de se proclamer « pure » (p. 231-232) et flétrit les commentaires de Marie-Jo Bonnet, rangée au plan des « saphophiles contemporaines » et qui « ne se contient plus quand elle évoque Rosa « la pure » et lui adresse « une action de grâces lyrico-cosmique ».

(22) A. Klumpke, o.p., p. 186.

(23) Danielle Digne, o.p., privilégie les allusions plutôt que l'expression crüe de la réalité des choses : « Aucune visite de soupirant ne venait interrompre leurs journées : le travail l'interdisait. Le travail seulement ? » (p. 41); « Un baiser tendre, une caresse douce, les adieux sont simples » (p. 43); « C'était une relation bien douce, naturelle, au cœur de laquelle l'art de Rosa ne pouvait que s'épanouir » (p. 78); « Elle n'encourageait pas non plus les espérances des hommes en jouant des désirs qu'elle ne partageait pas [...] Dès qu'elle sentait qu'un enthousiasme suspect de ferveur amoureuse, excitait les louanges adressées à sa peinture, elle y mettait fin et détournait l'entretien au lieu de le savourer narcissiquement. Mais était-ce comme l'affirmait Eugène de Mirecourt, par « désir de s'astreindre aux lois d'une irrévocable continence » ? » (p. 111).

(24) D. Digne, o.p., p. 120.

(25) D. Digne, o.p., p. 134-135.

(26) Chapitre XII, « Des artistes », du « testament scientifique » de Magnus Hirschfeld (présenté dans « Arcadie » n° 39, mars 1957).

« Le Crapouillot » de décembre 1972, consacrant un numéro spécial aux « garçons », cite Rosa Bonheur (p. 73) dans le catalogue des lesbiennes illustres.

(27) L'expression est de L. Roger-Milès, o.p.

(28) L. Roger-Milès, o.p.

(29) Cité par A. Klumpke, o.p.

(30) A. Klumpke, o.p., chapitre VI.

(31) D. Digne, o.p., p. 166-167.

(32) A. Klumpke, o.p., chapitre VII.

(33) C'est ce que nous voulons dire lorsque, dans notre « l'Homosexuel et la Loi », p. 102, au chapitre « Une chaumière et deux cœurs », nous préconisons la « rédaction d'un testament non équivoque en faveur du survivant ».

(34) Le testament et la lettre le confirmant sont reproduits en appendice du livre d'Anna Klumpke.

Une conciliation intervint entre la famille Bonheur et Miss Klumpke mais il fallut, pour sa réalisation, procéder à la vente publique des toiles de Rosa.

Roger PEYREFITTE

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN

« au service de la vérité et de la justice »

Éd. Albin Michel

75 F

LE DÉSESPOIR DU PEINTRE

par FRANCIS CONTIN.

Gajac était une gentilhommière imposante où un romantique épris de solitude aurait pu trouver son bail pour l'éternité. Vingt années se sont écoulées, pourtant le souvenir que je garde de ce manoir isolé sur une butte d'Auvergne demeure vivant comme au premier jour. Je revois avec la même émotion l'étroite route bordée de chênes gigantesques, les deux tours crénelées qui semblaient veiller farouchement sur le domaine, les grandes marches du perron, les fenêtres à meneaux dont les vitraux se reflétaient sur les murs de ma chambre les matins de soleil...

Je découvris Gajac un soir de septembre. J'étais alors dans ma huitième année. Des raisons professionnelles l'obligeant à séjourner plusieurs mois dans la région, mon père avait longuement cherché un logement en location au village. Après être vainement allé de porte en porte, l'idée lui était venue de s'adresser au propriétaire du château dont on apercevait les tours au-dessus de la forêt, et c'est ainsi que, quelques jours plus tard, ma mère et moi-même le rejoignîmes, et nous nous retrouvâmes tous les trois sur la route menant à cette majestueuse habitation sur laquelle planait l'ombre d'indicibles mystères.

Ma mère se réjouissait à la pensée de connaître enfin la vie de châtelaine. Je dis « enfin » car cela semblait être pour elle la réalisation d'un rêve oublié dans quelque recoin du passé, et qui ressurgissait brusquement avec, en plus, l'appréhension de la réalité.

La nuit allait bientôt tomber. Nous roulions lentement dans la forêt, nous arrêtant fréquemment, chaque fois que le paysage

présentait un aspect particulier. L'épais feuillage jaunissant plongeait la route dans une obscurité lugubre qui, pourtant, ne parvenait pas à m'effrayer. Je sentais naître en moi les prémices d'un romantisme précoce, animé par le pressentiment que j'allais vivre la plus belle période de mon enfance. Je m'imaginai déjà courant dans ces bois d'un autre monde, à la recherche de quelque trésor enfoui à l'orée d'une clairière, ou rêvant au pied d'une cascade à je ne sais quel univers fantastique peuplé de créatures sorties des contes de Perrault.

Le château m'apparut comme un fantôme géant. Sa façade noire se détachait sur les dernières lueurs du soleil couchant, et ses fenêtres éclairées me faisaient penser à des yeux ouverts sur les frontières de la nuit, lumières multicolores qui finissaient de m'enfoncer dans ce monde mystérieux dont j'avais franchi le seuil, et où quelques pas avaient suffi pour me donner un goût exacerbé d'aventures.

Ce fut le propriétaire qui vint nous accueillir. Je revois sa haute silhouette descendant les marches du perron, coiffée d'un chapeau de chasseur dont un côté était paré d'une plume de faisán. Il n'était pas très loquace, d'un abord plutôt réservé. Du moins était-ce l'impression qu'il donnait de lui à quiconque le côtoyait pour la première fois car, sous cette froideur apparente, se cachait une âme généreuse d'une grande sensibilité. Après de rapides présentations, il nous introduisit dans le vestibule d'où partait un long couloir qui se terminait par un immense escalier bordé de statues de pierre. Un grand lustre de verre suspendu au-dessus du premier palier reflétait ses facettes de cristal sur des murs tendus de vieilles tapisseries aux couleurs fanées. L'une d'entre elles représentait des scènes de chasse du moyen-âge où le seigneur, fièrement monté sur un cheval blanc, dévalait la butte du château, entouré de ses vassaux et des plus belles dames de la cour. Une autre figurait une scène héroïque où des chevaliers, vêtus d'une cape ornée de la croix de Jérusalem, faisaient leur entrée en Terre sainte. Je m'abandonnais déjà à une suave rêverie quand le propriétaire nous invita à passer à la salle à manger. Nous le suivîmes dans un couloir transversal qui avait tout d'une galerie d'art. Les parois étaient garnies de tableaux de différentes tailles qui témoignaient une vive passion de l'artiste pour la nature : alpages verdoyants, forêts profondes où perçait çà et là un rayon de soleil, ponts en pierres moussues se reflétant dans les eaux limpides d'un ruisseau chantant sous des arbres feuillus, prairies colorées de fleurs sauvages où les gentianes se détachaient avec l'éclat de l'or... plus qu'il n'en fallait pour m'évader

les après-midi d'hiver. Nous entrâmes dans une haute pièce parée de miroirs gigantesques, barrée sur presque toute la longueur par une imposante table de chêne. A l'autre extrémité, une porte à deux vantaux s'ouvrait sur un salon que je devinais majestueux. La châtelaine nous attendait impatiemment. Il était visible que notre arrivée lui causait une immense joie. Elle voyait en ma mère une dame de compagnie inattendue qui agrémenterait ces longs mois de froid et de neige où le domaine vivrait replié sur lui-même. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, rompue aux mondanités et apparemment nostalgique des salons du second empire, à en juger par ses tenues de soirée sorties d'une garde-robe richement pourvue en vêtements façon dix-neuvième siècle avec, toutefois, la fraîcheur et l'éclat du neuf. Elle parla longuement de la vie au château, de leurs voisins, une famille de fermiers qui vivaient dans une chaumière au cœur des bois, et de Rodolphe, son fils aîné, rappelé sous les drapeaux quelques mois auparavant, aux premières heures de la guerre d'Algérie. Il avait été affecté à l'est de Batna, dans un régiment de parachutistes qui contrôlaient la frontière tunisienne. Elle essayait de cacher son anxiété mais y réussissait très mal. Elle ne cessait de répéter que depuis son départ tout avait changé. Ce manoir naguère si gai était devenu, selon son expression, « l'antichambre de la mélancolie ». Elle redoutait une fin tragique. Heureusement Yannick, son fils cadet, était là pour l'empêcher de sombrer dans le plus profond pessimisme. A peine avait-elle commencé à nous parler de lui qu'elle s'interrompt :

— « Justement le voilà. »

Je me retournai vers la porte du salon et restai figé. J'aurais voulu pouvoir rester des heures à le contempler. J'avais devant moi le divin mirage de la beauté. Ce fut d'abord sa chevelure que je remarquai. Elle ondulait en courtes mèches brunes qui luisaient avec éclat sous la lueur des lustres. Son visage était l'image même de la douceur. Tout y était parfait. Les fines lignes noires de ses sourcils l'éclairaient d'une grâce surnaturelle que j'avais cru jusqu'alors être l'apanage des dieux. De longs cils s'ouvraient, tels des fragments de corolle, sur ses grands yeux verts émeraude où la lumière se reflétait avec une inhabituelle intensité, comme si elle n'avait jamais trouvé de si beaux miroirs. Ils étaient l'expression de l'innocence et de l'amour. Il m'était impossible de me détacher de ce regard qui m'envoûtait par son charme irrésistible. Un sourire d'une suavité angélique finissait d'agrémenter ce visage si proche de la perfection que je

crus un instant être transporté dans un monde paradisiaque. Je sentis mon cœur battre de plus en plus fort quand il s'approcha de moi. J'entendis sa douce voix me dire « toi et moi, on va devenir bons amis », puis ses lèvres de velours se posèrent sur mon front. Sa fine peau exhalait un parfum délicieux qui l'enveloppait d'un voile exotique et finissait de l'isoler dans cet univers à la fois magique et irréel, inaccessible image d'un songe merveilleux. Il salua mes parents avec la plus grande affabilité et je me sentis brusquement rempli de joie à la pensée que j'étais le seul qu'il avait embrassé. C'était comme s'il m'avait ouvert des barrières imaginaires qui me révélaient, à moi seul, le pays utopique d'un impossible bonheur.

Pendant tout le repas je ne cessais de l'observer. Me détourner un seul instant de ce visage me semblait être un impardonnable péché, une atteinte irréparable à la beauté. Chaque regard échangé avec un sourire complice établissait entre nous des liens fraternels que les jours à venir allaient transformer en une inoubliable amitié.

La pendule sonna dix heures. Mes paupières s'alourdissaient lentement et je m'abandonnai au sommeil. Bientôt je sentis une main me caresser les cheveux. Yannick me réveillait pour me conduire à ma chambre. Après avoir pris congé des châtelains et embrassé mes parents, je le suivis dans ce long couloir où une peur irraisonnée n'aurait pas manqué de m'envahir si j'avais été seul. Nous montâmes les grands escaliers jusqu'au premier étage où une immense galerie donnait accès aux chambres, éclairée sur un côté par de vieilles appliques de bois placées à intervalles réguliers entre les fenêtres. Dehors le vent soufflait par rafales, faisant ressurgir dans mes pensées des fantômes qui renforçaient mon appréhension de passer la nuit seul. La chambre était située au bout de la galerie, dans une des deux tours. C'était une haute pièce tapissée de velours rouge et ornée d'immenses tableaux représentant des personnages dont Yannick m'apprit qu'ils étaient ses ancêtres. Un grand lit à baldaquin m'attendait, bordé par deux épais tapis d'orient qui s'harmonisaient parfaitement avec les murs. J'étais alors trop jeune pour apprécier à leur juste valeur les meubles et les objets d'art qui les recouvraient ; je me souviens simplement que tout cela me paraissait lugubre, et j'aurais sûrement eu beaucoup de peine à m'endormir si Yannick n'était resté auprès de moi en me tenant par la main...

*

Je revois le sentier qui serpentait sous les énormes chênes de la forêt, le petit pont de pierres au pied de la cascade, la chaumière où, tous les matins, je m'arrêtais avant de continuer mon chemin vers l'école...

Le fermier était un personnage folklorique, au vrai sens du terme. Non seulement il arborait le costume régional — je ne l'ai jamais vu vêtu autrement — mais encore il excellait dans l'art de jouer de la vielle et de l'accordéon. Le dimanche était un vrai jour de fête. Nous nous retrouvions tous dans la clairière près de la chaumière où nous déjeunions sur l'herbe, bercés par une douce brise où les anciennes mélodies se mêlaient allègrement au bruissement des feuilles. Yannick était un danseur hors pair. A la parfaite connaissance des pas et des rythmes s'ajoutait une grâce naturelle qui élevait le folklore à un haut niveau artistique. On aurait cru qu'il volait. L'image de sa fine silhouette tournant sur elle-même, le soleil dardant ses rayons à travers les arbres, minces traits de lumière s'évanouissant sur son visage radieux, le ruisseau gazouillant sous les fougères, tout contribuait à faire de ce coin de terre un vertige de la nature dont je m'imaginai qu'il était un avant-goût du bonheur paradisiaque.

Souvent, après ces heures folles, Yannick et moi remontions le ruisseau pour nous isoler dans une autre petite clairière près de la berge, un décor fabuleux bordé de sapins et parsemé de milliers de fleurettes roses qui bruissaient au moindre coup de vent. J'entends encore la voix de Yannick murmurer, comme s'il s'agissait d'un secret : « on appelle cette fleur le désespoir du peintre. On dit qu'aucun peintre n'a réussi à la reproduire... » Ces quelques mots avaient ajouté à ce minuscule paradou un côté mystérieux qui finissait de l'enfoncer dans ce monde irréel sur lequel le créateur semblait avoir jeté l'interdit.

*

L'hiver arriva avec son éternel manteau de brume et de neige. Un profond silence s'était abattu sur la campagne, rompu de temps à autre par un aboiement ou une voix venue de la forêt, dolent appel étouffé par l'épais tapis blanc. Le hurlement du chien-loup de la ferme faisait renaître en moi les frayeurs oubliées dans quelques contes et légendes qui m'avaient passionné dans ma première enfance. Je partais souvent pour de longues promenades dans ce pays fantastique, fidèlement escorté par Rex, le vieil épagneul du château, qui était rapide-

ment devenu mon inséparable compagnon. Nous longions fréquemment le ruisseau jusqu'à la cascade dissimulée pendant plusieurs mois derrière d'épaisses stalactites de glace. Je restais des heures à contempler ce spectacle féérique, oubliant le froid qui m'engourdisait les membres et le temps qui s'écoulait, inexorablement, me surprenant parfois quand je me rendais compte, brusquement, que la nuit était presque tombée.

Toute cette époque déferle dans ma tête avec la douce amertume des souvenirs, impression fugitive qui vous rappelle que le bonheur passé est à jamais perdu derrière l'infranchissable barrière des années. Le feu pétillant dans l'immense cheminée du salon, les sapins du parc ployant leurs branches sous le poids de la neige, le soleil couchant qui éclairait le désert blanc de l'horizon des reflets féériques du porphyre et du corail, l'arbre magique de Noël qui respandissait de mille couleurs irréelles, et, devant cette mosaïque d'images évanouies, une autre image, inaltérée et immuable, le visage de Yannick, sourire perdu quelque part dans la nuit du passé, Adonis à l'éternelle jeunesse dans le vase clos de ma mémoire.

Les mois d'hiver qui ont pour fâcheuse habitude de paraître aux adultes d'une désespérante longueur me semblèrent trop éphémères. Un beau jour, la neige se mit à fondre et bientôt se montrèrent les premiers signes du printemps. La campagne se remit à verdoyer et mille fleurs enchanteresses ne tardèrent pas à parer les flancs des collines d'un tapis multicolore qui me rappela le pays du magicien d'Oz. Il était encore trop tôt pour reprendre notre traditionnelle fête du dimanche. Yannick et moi en profitons pour nous réfugier sur quelque pâturage d'où nous jouissions d'une vue imprenable sur les montagnes. Il ne partait jamais sans son chevalet et son matériel de peinture. Le printemps était l'époque qu'il préférait. La longue galerie du château s'enrichissait peu à peu de nouvelles toiles en parfaite harmonie avec les plus anciennes qui se trouvaient soudain rajeunies et remises en valeur après avoir dormi de longs mois dans l'oubli. C'était Yannick qui avait décoré les murs des couloirs avec sa collection de tableaux printaniers qui m'avaient émerveillé à notre arrivée. Je ne cessais de lui découvrir de nouveaux talents. Il s'adonnait également à la poésie, remplissant des pages entières de strophes qui lui venaient spontanément à l'esprit, lui procurant une immense joie qui s'envolait l'instant d'après aussi rapidement qu'elle était venue. Nous passions de longs moments au milieu des fleurs, oubliant le reste du monde et attendant que les premiers signes de la nuit nous appellent sur le chemin du retour. Nous

regagnions alors le château, la tête encore pleine des rêves insensés qui nous avaient entraînés bien au-delà des montagnes et des mers, sur quelque terre artificielle où l'on n'accède jamais que par l'imagination.

Je garde un souvenir inoubliable de ma rencontre avec la musique. Chopin avait trouvé en Yannick un interprète sentimental, adaptant habilement le tempo au rythme de la vie. Son répertoire était le seul moyen de connaître son état d'esprit car il ne laissait jamais rien paraître de ses moments d'abattement. Ce fut ainsi grâce à la musique que je m'aperçus, au fil des jours, que Yannick perdait de sa gaieté. Il jouait du piano d'une façon de plus en plus langoureuse, se complaisant dans de vieilles mélodies romantiques qui semblaient glisser de ses doigts en emportant chaque fois un petit peu de bonheur...

Le hasard voulut que le grand rêve s'acheva précisément à cette époque-là. Un soir, en rentrant du chantier, mon père nous annonça notre départ pour les jours à venir. Nous allions quitter l'Auvergne pour nous installer quelque part sur la côte méditerranéenne, non loin de Perpignan. La pensée de courir des journées entières sur les longues plages de sable d'or, pensée qui n'aurait pas manqué de transporter n'importe quel enfant de mon âge, ne me réjouissait qu'à moitié. Ce fut pour moi la découverte qu'il n'était pas toujours facile de tracer une croix sur le passé pour courir, tête baissée, vers de nouvelles aventures. Hormis mes camarades d'école que je ne fréquentais pas en dehors des heures de classe, je n'avais eu, depuis notre arrivée à Gajac, qu'un seul compagnon, et c'était lui, Yannick, que j'allais devoir ranger dans le tiroir de mes souvenirs. C'était la vie qui commandait et me déplaçait comme un pion d'un endroit à un autre, sans se soucier de mes sentiments et de ma volonté. Et comme pour m'initier au chagrin, la dernière image qu'il allait me rester de ces mois de bonheur était la tristesse des yeux larmoyants de Yannick que je voyais pleurer pour la première fois.

Ses cinq derniers mots se gravèrent à jamais dans ma mémoire :

— « A très bientôt, mon grand. »

Ce fut en l'embrassant que je réalisai que c'était un adieu.

— « A très bientôt, Yannick », répondis-je machinalement.

Et tout cet univers fantastique disparut comme par magie.

*

Vingt ans plus tard, un matin de septembre, poussé par une irrésistible envie de retrouver ce monde évanoui, je repris la petite route qui conduisait au château, se faufilant entre les châtaigniers et les énormes chênes qui commençaient à jaunir. Le même silence plongeait la forêt dans ce paisible refuge où j'avais bercé mes rêves d'enfant. Je redécouvrais ce pays des légendes qui ont fait chanter la terre depuis des temps immémoriaux. J'arrêtai la voiture et essayais de revivre en pensée, avec la même joie, les instants de bonheur à jamais disparus. Je fis quelques pas sur ce qu'il restait d'un sentier recouvert de feuilles mortes. La nature me parlait comme autrefois, avec ses chants d'oiseaux, ses échos d'eau limpide se brisant sur les rochers, la fraîcheur des herbes parsemées de perles de rosée...

Le soleil était absent ce matin-là. D'épais nuages plongeaient la campagne dans cette atmosphère sombre empreinte de romantisme que j'avais tant aimée quand, petit écolier des montagnes, je traversais ces bois pour aller étudier le langage des poètes qui, peut-être, étaient passés par là. J'avais tellement été heureux à Gajac. Un instant j'eus envie de rebrousser chemin. Tous les souvenirs qu'il me restait du château étaient ceux d'un enfant de huit ans qui voit le monde à sa façon superficiellement, et, de ce fait, beaucoup plus beau que la réalité. Cette appréhension d'une déception possible me fit hésiter. Je voulais garder intactes les images qui s'étaient gravées dans ma mémoire et qui risquaient de se briser à jamais en revoyant ces mêmes lieux avec des yeux adultes. Mais le désir de le retrouver était plus fort que tout, car c'était uniquement pour lui que j'étais revenu à Gajac et, bien que le poids des années ait du marquer son visage, j'étais persuadé que Yannick était toujours le merveilleux épèbe de mon cœur vagabond.

Je retournai à la voiture et poursuivis ma route. Le château m'apparut, aussi majestueux qu'autrefois, mais il semblait dormir dans une profonde solitude. L'allée devant le perron n'avait pas été balayée depuis longtemps. Un épais tapis de brindilles et de feuilles trahissait une longue période d'abandon. La nature reprenait possession des lieux, lentement, mais avec la certitude que la fuite du temps rendrait sa tâche fatale. Les deux tours battues par les vents paraissaient s'être refermées sur le monde, les murs envahis par le lierre et les volets clos. Une seule partie du château laissait supposer que quelqu'un put encore habiter cette demeure perdue. A travers les fenêtres dépourvues de rideaux, j'aperçus le grand lustre du salon et les tableaux qui en garnissaient les cloisons. Je n'eus

que le temps de jeter un regard. Un claquement de serrure m'incita à me retourner vers le perron où le châtelain m'apparut, vêtu comme autrefois, avec la même prestance. Il avait énormément vieilli. Sa chevelure était devenue blanche comme la neige et son visage s'était tout plissé de rides.

- « Monsieur, à qui ai-je l'honneur ? » demanda-t-il.
- « Vous ne me reconnaissez pas ? »

Il hésita avant de répondre, confus :

- « Non, je ne vois pas... excusez-moi. »
- « Je suis le fils de vos anciens locataires. »
- « Le fils de mes anciens locataires... attendez un peu... ah ! le fils de mes anciens locataires, quelle bonne surprise ! Donnez-vous la peine d'entrer, ma femme sera contente de vous revoir. »

Je le suivis comme la première fois, vingt ans plus tôt, dans ce long couloir décoré des tableaux de Yannick. Il ne me sembla pas en découvrir de nouveaux. La châtelaine était assise dans le salon, devant la cheminée où crépitait l'éternel feu de bois de chêne.

- « Voici le fils de nos anciens locataires », lui annonça son mari.
- « Comment... le fils de nos anciens locataires... mon Dieu, comme il a changé ! A l'époque il n'était pas plus haut que la table... »

Elle me tendit les bras et je courus l'embrasser, comme je l'aurais fait dans ces tendres années. Contrairement au propriétaire qui avait gardé ce côté fier et digne inhérent à la noblesse, elle paraissait avoir traversé le temps dans un perpétuel renoncement d'elle-même, dans la plus grande passivité. Ses toilettes, qui avaient toujours été son premier souci, ne semblaient plus bonnes qu'à garder dans les armoires, à en juger par sa tenue qui, bien que très propre, était tout ce qu'il y a de plus commun : une robe et un châle noirs, sans aucune fantaisie pour agrémenter l'ensemble.

Elle m'invita à m'asseoir auprès d'elle. Pendant que son mari descendait à la cave chercher une bouteille, elle se mit à me conter ses malheurs. Son fils Rodolphe avait été tué dans la bataille d'Alger. Le déclin de Gajac commença à cette époque-là, dans l'assurance qu'aucun lendemain ne ramènerait le

bonheur au domaine. Quelques années plus tard, le fils aîné des fermiers s'installa comme artisan dans une petite ville d'Auvergne. Tout le reste de la famille ne tarda pas à l'y rejoindre. Il ne restait plus qu'eux trois à Gajac : le châtelain, sa femme et Yannick. Celui-ci, toute sa vie fidèle à cette vieille demeure, la quitta à son tour pour aller habiter à Toulouse. Malgré mes nombreuses questions, je ne parvins pas à en savoir plus sur lui. Autour de son nom s'était instauré un mutisme que je m'efforçais de vaincre, sans résultat. J'espérais en apprendre davantage du châtelain, mais la complicité était totale. Et je dus m'en tenir là.

Il m'invitèrent à rester avec eux jusqu'au lendemain, me proposant une chambre pour passer la nuit, ce que j'acceptai avec plaisir. Un jour entier ne serait pas de trop pour revoir tous les lieux où j'avais vécu les plus belles années de mon enfance.

Le temps contraria mes projets. Après le déjeuner, une violente tempête se déclencha, me forçant à rester l'après-midi au château. Je m'installai confortablement dans un fauteuil du salon, près de la fenêtre qui donnait sur le parc. J'avais retrouvé dans la bibliothèque de vieux recueils de récits fantastiques dont Yannick était friand, et cet univers merveilleux renaquit l'espace de quelques heures. Et soudain je fus gagné par une étrange incertitude, une indicible impression que j'essayais de dissiper sans y parvenir. Au contraire, plus je cherchais à me convaincre que mes pensées étaient stupides, plus j'étais persuadé qu'elles paraissaient fondées. Le silence qui s'était établi autour de celui qui avait enchanté mes jeunes années portait en lui un mystère. Et quand le soir arriva, ma suspicion s'était transformée en conviction.

Tout, dans le comportement des châtelains, laissait transparaître la vérité : Yannick n'était pas à Toulouse.

*

Quand la nuit tomba, la tourmente continuait. Pendant le dîner, nous n'échangeâmes que quelques phrases banales. Chacun de nous semblait plongé dans une méditation profonde, et l'étrange calme qui régnait depuis le début du repas devenait peu à peu angoissant. Le tic-tac de la pendule et le

carillon qui sonnait tous les quarts d'heure avaient une sonorité lugubre qui finissait d'enfoncer la salle à manger dans une atmosphère inquiétante à laquelle je n'étais pas habitué. C'était tout le contraire de ce que j'avais connu. Les longues soirées de musique où Yannick chantait de sa voix d'or les vieux airs romantiques étaient à jamais révolues. Les châtelains s'étaient maintenant accoutumés à ce silence morne qui n'aurait jamais de fin. En les observant, j'espérais le moindre signe susceptible de me donner quelques indications sur ce qui était advenu. En vain. Et lorsque je pris congé pour me retirer à ma chambre, je commençais à revivre dans le détail ces lointaines années, cherchant, dans le comportement de Yannick, un indice qui eût présagé la situation actuelle. Une question me vint aussitôt à l'esprit. Pourquoi était-il devenu si triste peu avant notre départ ? Je fouillais désespérément dans ma mémoire, et c'est alors que je me souvins de cette nuit glaciale où la neige tombait à gros flocons.

J'étais resté longtemps à observer le parc qui s'effaçait progressivement sous le tapis blanc de ce deuxième hiver que nous passions à Gajac. C'était un spectacle féérique dont je ne parvenais pas à me lasser. Je rêvais pendant des heures aux histoires que Yannick m'avait racontées et m'identifiais aux héros sortis des romans de Jack London, errant dans ces immenses forêts de l'Alaska, le visage fouetté par le blizzard qui portait en lui le profond mystère du nord canadien.

Il devait être très tard lorsque je me couchai. Je me tournais et me retournais dans mon lit, sans pouvoir m'endormir. Soudain, il me sembla entendre des pas. J'eus l'impression que quelqu'un courait dans la neige en direction de la route. Je me levai aussitôt et ouvris la fenêtre. J'eus à peine le temps d'apercevoir la silhouette de Yannick avant qu'elle ne disparaisse derrière les sapins. Puis je perçus, portées par le vent, quelques bribes de conversation dont je ne retins qu'un nom répété plusieurs fois : Raphaël.

Toute la nuit qui suivit mon retour à Gajac, je ressassais ce nom, comme si sa fréquente répétition m'eût permis de percer le mystère. Mais cela n'eut aucun résultat. Cependant, quand je m'endormis, j'avais pris la résolution de questionner les châtelains sur l'identité de cet énigmatique Raphaël qui n'était peut-être pas pour rien dans la disparition de Yannick. Car pour moi c'était bien d'une disparition qu'il s'agissait. Le silence qui régnait autour de son nom était trop évident pour ne pas cacher une autre réalité.

Comme vingt ans plus tôt, les vitraux des fenêtres à meneaux

se reflétaient sur les murs de ma chambre lorsque je me réveillai. Un soleil timide perçait de temps à autre les nombreux nuages qui sillonnaient le ciel. Le gazouillement des oiseaux plongeait le domaine dans cette atmosphère sereine et poétique que j'avais connue autrefois. Et, bien que l'anxiété ne m'ait pas quitté depuis la veille, je me levai allègrement, impatient de redécouvrir le monde perdu de mon enfance.

La châtelaine m'attendait pour le café. Son mari était parti au village régler quelques affaires. Je profitai de ces instants où je me trouvais seul avec elle pour l'interroger sur ce personnage qui semblait n'avoir vécu que dans l'ombre.

— « Puis-je vous poser une question qui me tourmente depuis vingt ans ? »

Elle parut surprise et méfiante.

— « Je vous en prie », finit-elle par répondre, comme par politesse.

Je fis un geste pour la rassurer avant de continuer.

— « Puis-je savoir qui était Raphaël ? »

Elle tressaillit et détourna le regard vers la fenêtre. Sur son visage se lisait une panique qui la laissait désemparée, comme si tous les malheurs de la terre s'étaient brusquement abattus sur elle.

— « C'était... un ami de Rodolphe. »

Je compris tout de suite qu'il était inutile de pousser plus loin la conversation dans cette voie et changeai de sujet. A vrai dire, sa réaction ne me surprit qu'à moitié. Je la redoutais et l'espérais à la fois. Je me demandais simplement si je devais considérer qu'elle était, ou qu'au contraire elle rejetait, l'idée qui avait germé la veille au soir dans mon esprit.

Je m'apprêtais à sortir quand le propriétaire arriva. Je le saluai et l'informai de mon intention de faire une petite promenade sur les lieux où j'avais passé de si beaux jours avec Yannick.

— « N'y allez pas ! » me répondit-il. C'est plein de ronces, vous ne pourrez pas passer. »

La châtelaine le regarda un instant et murmura, comme par résignation :

— « Bah, laisse-le aller, c'est le chemin du destin... »

Fallait-il prendre son expression à la lettre ou ne pas en faire cas ? Peu m'importait. Je me mis aussitôt en route, animé par la pensée stupide que je pourrais découvrir un signe qui me permette de percer ce secret jalousement gardé de l'absence de Yannick.

Je repris donc ce sentier qui serpentait sous les énormes chênes, retraversai le petit pont de pierres au pied de la cascade, et flânais longuement au cœur des bois, revivant presque heure par heure mes journées d'autrefois. La maison des fermiers était envahie par le lierre. La nature s'était à nouveau installée sur cette parcelle que l'homme lui avait volée. De hautes fougères l'entouraient, gardant fièrement cette habitation où il semblait qu'il fut interdit de revenir pour ne pas réveiller un passé à jamais endormi.

La clairière où, le dimanche, nous nous retrouvions tous n'avait pas beaucoup changé. Seul un arbre abattu la traversait de part en part.

Je me mis alors à remonter le ruisseau pour retrouver ce petit paradou où nous nous isolions, Yannick et moi, cherchant à fuir ce monde pour nous réfugier dans de fabuleux jardins où l'on n'accède que par le rêve.

Je ressentis une profonde affliction en le redécouvrant. J'aurais tant aimé que cette délicieuse époque ne finisse jamais. La nostalgie s'empara brusquement de moi. Tout était pourtant révolu depuis longtemps, mais je ne l'avais jamais si amèrement réalisé. Pourquoi le bonheur est-il donc condamné à mourir ? J'avais trop longtemps cru que l'on peut tout rattraper, tromper le destin et réveiller la nuit des temps sans courir de risques. Je compris alors que je n'aurais jamais dû revenir à Gajac. Maintenant il était trop tard pour faire marche arrière. Je savais que je repartirais le cœur en larmes.

Pourtant le petit paradou n'était pas triste du tout. Le désespoir du peintre avait continué à fleurir. Il recouvrait presque entièrement la tombe de Yannick.

Une épitaphe altérée par les ans portait ces quelques mots :

« En ce lieu où tu as voulu dormir,
Nous avons bâti un refuge pour l'éternité.
Repose, mon amour. Ton tendre souvenir
Sera, jusqu'à mon dernier jour, ma seule raison d'exister. »

Le châtelain ne tarda pas à me rejoindre. Il prononça quelques mots avant de repartir :

« Il s'est laissé mourir quand Raphaël est parti pour l'Algérie. Il y avait entre eux une indéfinissable amitié... c'était peu de temps après la mort de Rodolphe. »

FRANCIS CONTIN.

CHRISTIAN GURY

AVOCAT

L'HOMOSEXUEL ET LA LOI

QUESTIONS DE DROIT CIVIL
QUESTIONS DE DROIT PÉNAL

ÉDITIONS DE L'AIRE

— en vente à ARCADIE —

100 F

avec frais de port : 115 F

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

« Dans un monde qui se veut ouvert, intelligent, humaniste, mais dans lequel on constate tant de violences, d'injustices, de drames, n'est-il pas vrai, cependant, que de l'enfant au vieillard, existe une puissante volonté orientée vers le bonheur ?

Parce qu'il en connaît comme les autres les étranges cheminements, les incertitudes, les défaites et les victoires, l'homosexuel veut la paix du cœur et des sens. Il aimerait vivre dans une société où il ne serait ni parqué, ni privilégié, ni condamné, ni marqué d'une étoile rose, mais à côté des autres.

La condition des homosexuels, demain, pour l'éternité, en quelque point de la terre des hommes, sera ce que les homosexuels voudront qu'elle soit; et que les hétérosexuels voudront qu'elle soit.

Est-ce trop espérer de demander à tous et à toutes, citoyens du monde, de s'admettre tel que chacun est, dès le moment où la liberté et la dignité des autres ne sont pas attaquées ? »

ÉDITION PRIVAT

240 pages — 50,00 F

En vente dans toutes les librairies
et à ARCADIE

NOUVELLES DE FRANCE

N° 101

Par JEAN-PIERRE MAURICE.

Arcadie en Alsace.

Ils avaient pourtant bien préparé leur affaire ! On pourrait presque dire « trop » bien tant les manifestations arcadiennes au centre culturel « Le Maillon », à Strasbourg, du 29 mars au 17 avril, furent diverses et variées.

Pourquoi ces journées ? « Le Centre Culturel « Le Maillon » — très ouvert aux problèmes des hommes (1) — a permis à toute une catégorie de personnes mal perçues (*sic*), souvent mal aimées, encore plus souvent caricaturées ou « oubliées » par les médias, de montrer qu'elles existent. »

Montrer quoi ? « Pas les côtés exceptionnels qui font, de temps à autre, la une de l'information. Pas les faits-divers scandaleux qui font oublier la partie cachée de l'iceberg mais les côtés vrais, humains, insoupçonnés, que la grande masse du public ne connaît pas, ou si peu, ou si mal ! »

C'est « Arcadie-Alsace » qui répond. Et de conclure : « Nous comptons beaucoup sur ces journées pour que le regard des autres devienne plus serein, moins accusateur, moins intolérant. »

Mission accomplie. Du moins en ce qui concerne l'Alsace. Ce ne fut pas sans quelques péripéties ou avatars.

Un maillon manqué... Contact avait été pris, par les délégués pour l'Alsace à Colmar, avec « Le Maillon », à Strasbourg, voici plusieurs années déjà. Ce centre culturel nouvellement installé dans un quartier excentrique de la capitale régionale, ne pouvait, avant d'asseoir et d'élargir son audience, aborder le délicat et difficile problème de l'homosexualité.

Les Alsacos, s'ils n'ont pas de chapeau rond, ont tout de même la tête dure. « C'est en 1980 que les dirigeants du centre

(1) Le poète latin disait déjà : « Rien de ce qui est humain ne nous est étranger ».

culturel (2), dont nous reconnaissons la grande ouverture d'esprit, ont repris contact avec la délégation, jugeant le moment venu d'organiser ce débat qui nous tient tant à cœur. Le projet initial, très ambitieux, prévoyait trois journées entières consacrées à l'homosexualité avec débats, projections, exposition, pièces de théâtre ... Malheureusement, dépendant de la ville de Strasbourg, « Le Maillon » s'est vu refuser les crédits nécessaires à l'organisation de ces journées. Sans se décourager, les responsables du centre, en accord avec Arcadie-Alsace, ont reconsidéré l'élaboration de ce projet : ils l'englobèrent dans une manifestation plus grande, amenant une réflexion sur trois sujets que les mass-média abordent avec prudence ou répugnance, la vie des détenus, les homophiles et les toxicomanes. Ces trois sujets sont regroupés sous le titre général : CERTAINS TABOUS, toutes précautions étant prises pour éviter l'amalgame qui sur ces trois questions, se fait souvent dans l'esprit du public « Arcadie-Alsace ».

Amalgame inévitable, hélas !, du moins dans l'esprit des non-participants... mais nous avons l'habitude et, de toute façon, amalgame imposé par les bâilleurs de fonds, en l'occurrence la municipalité strasbourgeoise. Il fallait donc se démettre ou se soumettre.

On se soumit.

Tabous go home! La partie consacrée à l'homosexualité comprenait un grand débat sur les aspects juridiques et sociaux dirigé par Odon Vallet, Professeur à l'École Nationale des Sciences Politiques et membres d'Arcadie, le mercredi 14 avril, avec, en tant que personnalités participantes, Me Christian Gury, auteur de « L'Homosexuel et la Loi » et collaborateur de la revue, Jocelyne François, Ecrivain, Prix Fémina 1980, Gérard Ignasse, Professeur de Droit à l'Université de Nanterre et Colette Dufour, Sexologue. Participèrent également : Guy Ménard, Ecrivain et journaliste ainsi que Pierre Schreiber, représentant « David et Jonathan ».

Le jeudi 15 avril, le débat fut consacré aux aspects scientifiques et humains de l'homosexualité. Dirigés par Jacques Valli Philosophe et membre d'Arcadie, ils comprenaient Jean-Paul Aron, Historien et Ecrivain, Geneviève Pastre, Poète, le Pasteur Laurent Gagnebin, Professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Paris, Patrick Delaroche, Psychiatre et Psychanalyste, Henri-Pierre Klotz, Professeur d'endocrinolo-

(2) Il paraît que certains mauvais esprits l'ont re-baptisé « le cucul-turel ». Les gens sont méchants, cousins ! comme disait le brave Fernand Reynaud.

gie au Collège de Médecine des hôpitaux de Paris et Jacques Corraze, docteur en Sexologie.

Ces journées ne se limitèrent pas à des débats. Il y eut aussi, du 29 mars au 17 avril, une exposition sous un chapiteau planté devant « Le Maillon », expo consacrée aux homosexuels et réalisée par Arcadie-Franche-Comté et Alsace, avec la participation du collectif Homo de Strasbourg » et le groupe « David et Jonathan » de Strasbourg. Les expos étaient animées et mises en scène par Ignice, avec vidéo et animation théâtrale par la troupe Anabasis.

Une assemblée générale arcadienne avec banquet de l'amitié, tenue le 4 avril, avait donné le coup d'envoi à ces manifestations. André Baudry y cassa, dit-on, plus d'une bouteille (3)

Il est navrant de constater, une fois de plus, que la presse régionale n'a que modérément fait écho à tant d'activités multiples alors qu'elle se dépense sans compter et fait donner la grosse artillerie dès le plus petit fumet de scandale (voir plus loin).

Sauf erreur ou omission de ma part (en ce cas, que l'on veuille bien me le faire savoir, je ne demande pas mieux que de rectifier) presque rien dans la presse nationale ni dans l'audio-visuel.

Rendant compte du débat sur les aspects juridiques et sociaux de L'homosexualité, le journal « L'Alsace » cite Colette Dufour évoquant l'étude réalisée avec son mari sur le couple homo « qui est une voie possible à condition que les deux partenaires assument complètement leur homosexualité » (Arcadie ne dit pas autre chose depuis 25 ans). Odon Vallet a rappelé le long et dur combat pour l'abrogation de l'article 331 du code pénal qui institue la majorité sexuelle à 18 ans pour les homos contre 15 ans pour les hétéros et qui interdit les relations sexuelles entre mineurs. Jean-Pierre Joecker et François-Xavier Binnendijk soulignèrent le développement de la presse homo en France.

Parmi les interventions les plus remarquées, il faut citer celle du théologien québécois Guy Ménard estimant que l'homosexuel a longtemps hésité entre deux tendances : la banalisation (c'est-à-dire que l'homosexuel soit reconnu comme un citoyen à part entière), et l'affirmation

(3) Mais non, sur le crâne de personne ! Voyons, qu'allez-vous imaginer, cousins ? Il les cassa — après les avoir bues, comme il se doit, jusqu'à la lie — pour « lancer » la manifestation comme on lance un bateau !

(l'homosexualité étant quelque chose d'unique, une sorte de 3^e sexe, la marque d'une sensibilité supplémentaire). Depuis peu on assiste à une banalisation de l'homosexualité... »

Malheureusement, les interventions de la part du public (peut-être en majorité hétéro) furent rares. On était venu là bien sagement pour écouter et s'informer. Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Chacun peut l'interpréter à sa façon et sans doute est-ce un peu à la fois les deux. Retenons cependant la conclusion positive de cet hétéro déclarant fort pertinemment « qu'il ne faut pas faire la chasse aux homosexuels et que chacun vive sa sexualité comme il l'entend ».

Que les chasseurs de têtes, casseurs de pédés et justiciers de tout poil l'écoutent et viennent à résipiscence, c'est la grâce que je nous souhaite !

De son côté, le « Gai Pied », dans son numéro d'avril, rendait compte de l'effort entrepris par nos amis en ces termes : « Les Arcadiens d'Alsace, pour leur thème, on fait appel à une exposition montée en 1977 à Besançon. L'homosexualité y est décrite sous tous ses aspects : le vécu, avec des lettres et des témoignages, le juridique, avec l'évolution des lois, le religieux, avec la position des églises, etc... Contraints de côtoyer des problèmes n'ayant rien à voir avec l'homosexualité (*allusion à la vie carcérale et à la toxicomanie, expos parallèles et simultanées imposées par la Municipalité*), ils ont tenu à bien séparer les choses : de grandes tentures noires compartimentent chaque lieu. Sous le chapiteau de l'expo, Ignice, décorateur du centre culturel, a répandu sur le sol du souffre et il a semé, dans l'allée centrale, un parterre de myosotis. Il a conçu aussi un montage de diapositives qui sera diffusé, la nuit, sur une des façades du Maillon. Deux débats et deux films sont prévus ».

Les deux débats, nous venons d'en parler. Les deux films furent : « Parlons-en » et « Outrageaous ».

Mentionnons enfin la conférence donnée, le mardi 6 avril à la faculté des Lettres de Strasbourg, par Guy Hocquenghem.

Il convient de féliciter comme il se doit M. Genny, courageux directeur du centre, son responsable qui maintint le contact durant plus d'un an avec Didier, délégué d'Arcadie pour l'Alsace, Amador et Daniel, respectivement correspondants à Strasbourg et Mulhouse, la section strasbourgeoise du groupe homophile chrétien « David et Jonathan », bref, tous ceux qui, dans l'ombre ou à visage découvert, participèrent de près ou de loin à cette grande aventure qui, pour une fois, n'eut point pour cadre Paris.

Voilà du bon travail d'information et de la bonne

décentralisation. Ce qui a été fait et réussi dans nos Marches de l'Est ne peut-il l'être dans une autre province ?

Des tentes pour les gays !

Si l'on a relativement peu parlé — en tout cas dans l'information nationale — des manifestations du Maillon, sans doute jugées trop « sérieuses » pour pouvoir intéresser le « grand public », il n'en fut pas de même pour le congrès européen de l'IGA (*International Gay Association of women and men*) qui se tint dans le même laps de temps et dans la même ville.

Deuxième « amalgame » non voulu, du moins je le suppose, par les organisateurs de l'un et de l'autre bord, mais qui n'en demeure pas moins regrettable parce que générateur de malentendus dans l'esprit des non-participants.

Enfin, les choses étant ce qu'elles sont...

Six coupures de presse différentes m'ont été envoyées. Ce succès, les congressistes européens le doivent moins à leur association (dont j'avoue humblement que j'ignorais jusqu'à l'existence) ou à la cause qu'ils défendent (et qui est aussi la nôtre) qu'à l'évêque de Strasbourg Mgr Elchinger !!!

Comment cela ?

« Des contacts avaient été pris, il y a plusieurs mois déjà, avec le responsable du Foyer des jeunes ouvriers chrétiens pour l'hébergement des participants. L'avant-veille, les organisateurs français de la rencontre surent que le vicaire général (dont dépend le foyer), en apprenant que l'établissement devait accueillir des homos, a tout fait annuler « pour raison d'éthique ». Les organisateurs cherchèrent un autre local, menaçant, s'ils n'en trouvaient pas, d'aller camper dans les jardins de l'évêché » (Dernières nouvelles).

La suite nous est contée par Jean Pierre Dahl : « Trouver d'autres locaux en trois jours ne fût pas tâche aisée. Jeudi, à 16 h, la solution est trouvée : le responsable du VVF (Villages de Vacances en France) d'Albi est prêt à recevoir les congressistes... Hélas (3 fois) et rebelote... Le veto du directeur général des VVF tombe 2 h plus tard. Le ministère de l'intérieur et la préfecture du Bas-Rhin sont une nouvelle fois sur la brèche. La décision finale est prise par un proche de Gaston Deferre; une unité d'instruction de la sécurité civile stationnée à Nogent-le-Rotrou est chargée de l'opération. Vendredi à l'aube, un autobus avec un sergent et 19 appelés et

deux camions avec du matériel rejoignent le terrain de camping du « Baggersee », à Strasbourg-Meinau. A 15 h, ils déballent des lits neufs et d'immenses tentes. Sur place, le directeur de la Protection civile du département surveille le montage. C'est lui qui organise également la collecte de couvertures dans les différentes casernes de la ville tandis que le sergent fait, lui aussi, la tournée des casernes... pour trouver le gîte et le couvert pour ses hommes ».

Et Jean Pierre Dalh de conclure : « Communiqués, conférences de presse, la Sécurité civile qui se déplace *pour monter un village de tentes* (4), les médias nationaux qui s'emparent de l'« l'affaire »... rarement un congrès — même international — aura fait autant de bruit. Ironie suprême : les congressistes, des homosexuel(les) de seize pays étaient prêts à jouer la carte de la direction à condition que la manifestation puisse se dérouler dans de bonnes conditions. L'attitude de l'évêché de Strasbourg et de la direction générale des VVF en a décidé autrement. 150 homosexuels et lesbiennes tiennent congrès dans des locaux de fortune. Et ils entendent bien que cela se sache. »

Cela s'est su. Dans les salles de rédaction, on a dû se tord-boyauser. Du « Canard enchaîné » à « Minute », en passant par le centre qui s'arrête de regarder la France au fond des yeux pour ouvrir la bouche et rire du bout des dents, l'histoire amuse. La bonne vieille gauloiserie reprend ses droits et les calembours de pleuvoir. « Des tantes pour les homosexuels » titre crûment « le Provençal » de Marseille (pourquoi ne pas avoir le courage d'aller jusqu'au bout de sa pensée en écrivant ce que tout le monde répète tout bas et qui n'est, d'ailleurs, que l'expression de la vérité : Des tentes pour les tantes ? Ou, si vous préférez : « Détente pour les tantes ». Ou enfin : « Des tantes sous les tentes » !)

On est si occupé à rire que la gaudriole cache la forêt, à savoir les buts d'un tel rassemblement dans la métropole alsacienne. Ce sont les « Dernières nouvelles » qui nous les rappellent dans un entrefilet : « Réintégration d'une enseignante belge licenciée pour avoir affirmé son homosexualité à la télévision, intervention auprès d'Amnesty International afin que les personnes emprisonnées pour homosexualité bénéficient du statut de prisonnier de conscience, pression sur les ministres des Affaires étrangères

(4) C'est tout de même « hénaurme », cousins... Kolossal... mais vrai !

pour que leur pays adopte la résolution que l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe prise en Octobre 81 en faveur de la suppression de toute discrimination à l'égard des homosexuels ».

Ce n'est pas rien, tout ça. En définitive, les tantes, pardon, cousins, les tentes, veux-je dire, auront rempli leur office. Merci, Gastounet.

La tente et le goupillon.

Il arrive que les moutons, même les moutons noirs, deviennent enragés.

En manière de protestation contre la décision de l'évêché, les 150 participants au congrès européen de l'IGA... « ont formé une haie d'honneur devant la cathédrale; chacun tenait un cierge allumé et distribuait aux fidèles, à l'issus de la veillée pascalle, une lettre ouverte à l'évêque de Strasbourg... La manifestation s'est déroulée dans le calme » (Dernières Nouvelles d'Alsace).

De son côté, le président de la commission des questions sociales du Conseil de l'Europe désapprouve Mgr Elchinger : « Je considère, a notamment déclaré Peter Buechner, que le refus de dernière minute de l'évêché de Strasbourg d'héberger les congressistes dans l'un de ses foyers, ainsi que les propos de Mgr Elchinger vont à l'encontre des propositions de l'Assemblée du Conseil de l'Europe et sont profondément regrettables.

Ces incidents, a-t-il ajouté, qui semblent bafouer les principes de la tolérance et des droits de l'homme, d'habitude tant prônés par l'Église, sont d'autant plus graves qu'ils se sont produits à Strasbourg, ville qui ne cesse de rappeler sa vocation européenne et l'importance des droits de l'homme.

J'espère vivement, a conclut M. Buechner, que l'évêché de Strasbourg se montrera dorénavant plus compréhensif à l'égard des homosexuels » (Dernières Nouvelles).

Homosexuel et chrétien, Pierre Schreiber (membre de « David et Jonathan ») a cependant reconnu que son association (elle n'est pas la seule mais elle a, du moins, le courage moral de le dire) porte une part de responsabilité dans les « événements » de Strasbourg : « Nous n'avons pas su faire l'information nécessaire auprès du clergé et de l'évêque pour nous expliquer ». Propos que semble corroborer cette phrase

échappée au secrétariat de l'évêché : « tout allait bien aussi longtemps qu'on ne savait pas qui ils étaient » (5).

En vérité, lorsqu'on prétend à la vocation européenne, il faut payer d'exemple et balayer devant sa porte... ou sa cathédrale. Je ne pense pas que les pouvoirs établis, ni, surtout, l'opinion publique de là-bas, bourgeoise et conformiste, et dont les susdits pouvoirs ne sont que le reflet, soient mûrs pour diriger et conseiller l'Europe.

A propos, quelle suite a-t-on donné à cette lamentable et navrante histoire du ministre autrichien agressé par deux jeunes voyous qui portèrent plainte contre lui ? A-t-on benoîtement enterré ce cadavre gênant ? Un peu tard... Il ne fallait pas en parler dès le début ou bien, ce qui eut été beaucoup mieux, ne pas transformer la victime en coupable.

Des histoires de tentes (suite et fin).

Strasbourg a eu, comme Paris, sa guerre des petites phrases.

En réponse à celle de Mgr Elchinger : « L'homosexualité est une infirmité », les manifestants « gays » ont (spirituellement) répondu par cette banderole : « Bons baisers des infirmes; rendez-vous à Lourdes ».

Ça vaut tout de même mieux que de faire la bombe (à la Carlos).

(5) Voici le communiqué de ce mouvement.

David et Jonathan, mouvement qui regroupe des homosexuels chrétiens de diverses confessions ne peut que regretter qu'une fois de plus des personnes homosexuelles en France ont été sujettes à des discriminations contraires à l'esprit des droits de l'homme.

Il est étrange que certains Strasbourgeois aient été contre les récentes recommandations du Conseil de l'Europe qui siège dans cette ville et dont ils se réclament si volontiers pour affirmer la vocation internationale de Strasbourg.

Ce type de comportement ne semblerait pas être le meilleur moyen d'inciter des étrangers à se sentir chez eux.

Il est également malheureux que les autorités ecclésiastiques puissent donner l'impression de manquer d'accueil envers des hommes et des femmes qualifiés : « d'infirmes ».

Serait-ce de leur part une « ignorance invincible » de la réalité homosexuelle dans toutes ses dimensions ? Entrons-nous par ce biais dans cette pastorale des homosexuels que diverses autorités catholiques — notamment l'épiscopat suisse — demande depuis plusieurs années ?

En cette époque de Pâques, nous ne pouvons que faire nôtre cette prière du christ : « Pardonne leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Par ailleurs, lors du débat sur les aspects juridiques et sociaux de l'homosexualité organisé par Arcadie-Alsace au Maillon, une dizaine de représentants du collectif « Farces » pénétra dans la salle. En soutane (ce qui est un peu démodé), ces jeunes gens rétro distribuèrent aux 250 spectateurs un tract intitulé : « Quand les infirmes s'emmêlent »...

Certains trouveront peut-être l'astuce un peu grosse et pas du meilleur goût mais, après tout, ce n'est pas par nous que le scandale a commencé..

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

YVES CERNY

D'UN GARS A L'AUTRE

*Du Nouveau garçon boucher au Grand menuisier blond,
un recueil de nouvelles homophiles aux accents combien humains !*

Tendresse, sincérité, amitié...

Éd. Microméga. 240 pages

60 F (68 F avec la poste).

Un Chat parmi les Livres

PETITS MORTS SUR PAPIER GLACÉ

Quand Lewis Carroll fit jouer en 1856 le déclic de son appareil, la photo pédophile venait de naître (1). Il n'est pas indifférent de savoir que le regard pervers et innocent du premier photographe amoureux de l'enfance se posa essentiellement sur des petites filles. Puisque l'amour est un, le corps de la petite fille vaut bien celui du petit garçon. Les petites filles de Lewis Carroll, même si elles prennent la pose, montrent toujours une certaine complicité avec le photographe qui leur donne un air naturel. A l'origine de chaque photographie de Carroll toute une correspondance mêlée de sensualité et de désir existe, puis une ou plusieurs rencontres qui permettent au modèle de n'être plus un modèle :

« Mais, oh ! Maggie, comment avez-vous l'outrecuidance de me demander une photographie meilleure que celle que je vous ai fait parvenir ? C'est l'une des plus belles qui aient jamais été faites ! Tant de grâce, tant de dignité, tant de bienveillance, tant de... (2). »

(Lettre 19-A Maggie Cunnyngame)

Pour Carroll, la photographie est un moment privilégié dans sa relation avec l'enfant, un moyen de l'avoir chez lui et à lui, et ce n'est pas un hasard si ses photos les plus réussies sont celles des enfants les plus aimées : Alice Liddell, Mary Mac Donald... Carroll, dans la photographie, cherche à retenir l'instant où il a aimé ses « amies-enfants ». Sa volonté d'arrêter le temps, obsession du pédophile, se voit bien au travers de ses lettres :

« Certains enfants ont une bien désagréable habitude, qui est de devenir grands ; j'espère que vous ne ferez rien de semblable d'ici notre prochaine rencontre (2). »

(Lettre 23-A Dolly Argles)

On retrouve chez Bernard Faucon la même obsession :

« Un jour, je suis allé trouver le médecin de ma mère et je lui ai demandé les médicaments nécessaires pour ne pas grandir. »

(« Les grandes vacances », Texte de présentation, 1953)

A partir de là, on peut comprendre pourquoi Carroll s'est arrêté brutalement de photographier en 1880, à l'âge de 48 ans : il avait compris que la photographie n'était pas capable de retenir l'enfance et d'arrêter le temps. Il sentait que l'œil photographique, piège à petites filles, était incapable de les retenir vraiment, puisque l'enfant ignore l'appareil photographique comme instrument de captation de son image, donc comme moyen d'agression. Seule la création littéraire pouvait donner à Carroll l'impression de retrouver le temps et, par la sortie de la réalité, de recréer le monde de ses « amies-enfants ».

*

Avec le baron Von Gloeden (3) commence la belle époque de la photographie des jeunes garçons et des jeunes gens. Plus personne ne se fait maintenant d'illusions sur les buts du baron : il a parfaitement compris, ainsi que son cousin le baron Von Pluschow, qu'il existait un public friand de jeunes charmes et prêt à payer pour obtenir ce que la société lui permettait difficilement de consommer. Nous retrouvons là toute l'ambiguïté de la photographie des jeunes garçons et des adolescents : aimons-nous le modèle photographié, pure représentation d'un corps ou aimons-nous la photographie en elle-même ? Cette remarque peut paraître bien simpliste, mais elle reste une grande interrogation sur la photographie qui demeure trop souvent le révélateur sur papier glacé de nos phantasmes, ce qui l'empêche d'être une véritable création.

Gloeden, comme Faucon, fut d'abord peintre et cela se sent. Le décor a une énorme importance chez les deux photographes. A première vue, chez Gloeden, le décor est ridicule, mais il en naît peu à peu une bizarre poésie. Ces peaux de panthère, ces pots de fleurs, ces coins de terrasse, ces jeunes paysans déguisés en bergers antiques font souvent sourire, mais la force des photographies de Gloeden réside dans les modèles. Ces jeunes paysans siciliens à qui on a fait prendre la pose crèvent littéralement l'image, parce qu'ils crèvent de faim. L'univers très daté du baron

est sauvé par les regards narquois des enfants (photo n° 51 par exemple) qui ne sont pas dupes de la mise en scène. Dans les poses les plus extravagantes (photo n° 101) où l'on reconnaît facilement l'héritage accessoiriste des ateliers académiques de l'époque, les modèles gardent leurs distances vis-à-vis de l'objectif et ne s'en laissent pas conter. C'est pourquoi nous pouvons encore rêver sur les photos du baron Von Glöden.

*

Le triomphe de la photo posée, de la mise en scène photographique, nous le trouvons chez Bernard Faucon (4) :

« Le cadrage commande toute la mise en scène. Je ne découpe pas le paysage, je cherche à absorber le plus vaste paysage possible, à délimiter un monde... Ensuite viennent les habitants — pénible labeur : je transporte, je creuse, je traîne, je plante... Enfin, j'éclaire, je réinvente la lumière partout, même dehors. J'abandonne la photographie pour faire une image... Quant tout est réussi, la scène vit. Pas d'une vie théâtrale, mais d'une vie d'image dont l'apothéose est dans le déclic. »

(« *Les grandes vacances* », *Texte de présentation*, 1978)

Parmi tous les photographes d'enfants, Bernard Faucon est le seul à posséder un monde d'une originalité extrêmement riche. Au début, par manque d'attention, on peut détester ses photos. Curieux assemblage de mannequins d'enfants et de vrais enfants dans un décor coloré qui est celui du monde de l'enfance. Faucon montre bien que l'enfant est un véritable mannequin pour le voyeur-regardeur de photographies. Alors, au corps sans existence des petits morts sur papier glacé, il préfère le simulacre des corps que représentent les mannequins. Ainsi, le spectateur n'est plus un simple voyeur et peut entrer dans le jeu du photographe, dans son monde d'enfance. De la sorte, toutes les photographies de Faucon entraînent au rêve et ne peuvent que décevoir le pédophile affamé de chair fraîche. Chez Faucon, il existe une indéniable fascination pour le feu, la destruction et la mort (« Champ de bataille », « Les torches », « Le pistolet », « Le banquet »...). Chacune de ses photos essaie de retrouver l'enfant qu'il fut, de conjurer la destruction irrémédiable de son enfance. Ce en quoi la photographie peut en définitive apparaître comme

un rite conjuratoire de la destruction de toute enfance, donc de la mort. D'ailleurs, chacune de ses scènes est une reconstitution d'enfance que Faucon détruit aussitôt après la prise de vue, ce qui est une manière d'expiation la culpabilité que donne le désir amoureux du corps de l'enfant. De plus, les vrais enfants de ses photos ne font qu'ajouter un peu d'irréalité à son monde, puisqu'ils semblent beaucoup moins vrais que les mannequins. Tout un univers étrangement poétique naît des photos de ce fou d'enfance.

*

Nous avons déjà parlé dans un récent article paru dans « Arcadie » de « Paysage des Olympiques » (5), d'Henry de Montherlant ; illustré de 87 photographies par Karel Egermeier. Ce livre nous paraît intéressant à plusieurs titres. Publié en 1940, il marque les débuts et le triomphe de la photo instantanée de jeunes garçons. Il rompt donc carrément avec le passé. D'autre part, on y voit pour la première fois en France, à ma connaissance, la photo publiée (n° 73) d'un jeune garçon intégralement nu, de profil toutefois. Certes, le livre a les dehors d'un ouvrage sur le sport, mais Montherlant, dès le début, lève le masque :

« D'autre part, c'est le cœur amer que j'ai dû renoncer pour la reproduction de ces images... au papier couché... Le treillis des mailles d'un sweater, le duvet d'un avant-bras, le grain grumeleux d'une cuisse (que je devine râpeuse comme la langue d'un chat)... sont pour moi choses bien dignes d'être aimées... Les auteurs de ce volume qui ont choisi de reproduire le corps humain lorsqu'il passe par cette sorte de troisième sexe qu'est l'adolescence, ont choisi de l'y reproduire de préférence dans son repos, et par figures isolées... »

(Pages 7 et 8)

Ainsi, le dessin de l'ouvrage est clair : il s'agit de glorifier la beauté des jeunes corps masculins ou féminins. Pratiquement toutes les photos ont reçu des légendes extraites des « Olympiques ». Certaines de ces légendes raviront les amateurs. La photo n° 27 montre un jeune garçon qui presse un citron dans son gosier et se voit accompagnée de l'extrait suivant des « Olympiques » : « Le fruit qu'il mange et dont je jouis. Le jus qui coule sur son menton. » La photo n° 69 représentant un

enfant qui se lave dans une bassine : « Douce est l'eau sur son corps qui brûle... ».

Certes, toutes ces photographies d'enfants ou d'adolescents en shorts ou en maillots de bain peuvent faire sourire, mais il se dégage d'elles un parfum beaucoup plus troublant que celui des nus adolescents que l'on photographie souvent sans génie. De plus, Montherlant et Egermeier ont montré que tout était beau chez le jeune garçon. Par exemple, les pieds et les jambes des jeunes garçons présentés dans les photos 8 et 9 sont d'une beauté tout à fait émouvante et nous font souvenir que le corps n'est pas un simple sexe et que le désir s'irradie dans un ensemble.

*

Depuis quelques années la « libéralisation des mœurs » et une loi un peu moins rigoureuse ont permis la parution d'un certain nombre d'albums photographiques consacrés aux nus d'enfants, de jeunes garçons ou d'adolescents. Dans « Les p'tits mecs », Gérard Marot (6) a pu exprimer avec plus ou moins de bonheur, et en noir et blanc, sa passion pour la jeunesse. L'art de Marot est de bien présenter l'aliénation du pédophile occidental : les enfants des photos sont étrangement proches, prêts à se donner, mais en même temps extrêmement distants et pas dupes du regard du photographe ou du lecteur. C'est ce qu'Alain Fleig, dont on pourra lire par ailleurs l'intéressant et inégal article paru dans « L'Almanach de la photo 82 » (7), a bien souligné dans sa présentation de l'album de Gérard Marot :

« L'adolescent, mec, il est glacé, coupant comme verre, plus proche de toi sûrement sur les photos que tu peux collectionner, accumuler comme autant de couches successives, de paravents, de protections, que dans sa réalité vivante car sur la photo ceux-là te regardent ou feignent de s'offrir alors que dans la réalité l'enfant/homme est fuite, il se donne totalement (mais qu'en faire ?) pour se reprendre aussi totalement dans la même seconde (quel vide d'un seul coup !). »

En regardant les photos de Gérard Marot, l'on prend peu à peu conscience que le nu est le plus difficile à photographier. Marot y réussit parfois dans de très belles représentations d'adolescents vus de dos, dans la magnifique photographie de l'enfant qui tient un poulet ou dans celle de couverture surgie brutalement du monde romain, torse digne du marbre. Mais parfois une trop grande préparation ou un décor un peu trop

envahissant nuisent à la qualité de l'œuvre. Il faut noter enfin que Marot est l'un des rares photographes qui sait donner un véritable poids érotique à ses photos.

*

Nous suivons depuis plusieurs années avec un plaisir mêlé de tristesse le travail des deux photographes qui se sont associés sous le nom de Negrepont (8). Lorsqu'en 1971 Michel Pont prit ses bouleversantes photos d'enfants du Cirque des Muchachos, on pouvait dire qu'un des plus grands et sensibles photographes de l'enfance était né. Avec quelle émotion je regarde maintenant l'admirable photo de Najanrita, le petit clown blanc du cirque des Muchachos ! Par la suite, au fil des années et au fil des expositions, sous les pressions de la vie, l'art de Negrepont nous a semblé se dégrader, aller vers des buts plus commerciaux qu'artistiques. En regardant les photos qui se trouvent dans « Les enfants de papier », le lecteur sent tout de suite que Negrepont sont tout à fait à l'aise dans le noir et blanc et malheureusement pas du tout dans la photographie en couleurs. Les photos en noir et blanc sont bien souvent admirables : qui pourrait résister devant cet extraordinaire enfant en slip vu de profil ou devant cet enfant habillé qui porte une tortue sur son épaule ? Comment ne pas louer la photo des trois enfants dans une chambre ou celle du garçon en short accroupi dans une grange ? Malheureusement, les photos en couleurs de garçons nus sont d'une effarante banalité (celle de couverture en est un bon exemple) et semblent être faites pour les besoins de la cause. Seules quelques photos, très belles, de petites filles résistent au naufrage. Nous avons encore l'innocence de penser qu'une photo extrêmement exigeante au niveau artistique peut être aussi très commerciale. Toutefois, nous ne voudrions absolument pas que notre vision du travail de Negrepont paraisse négative, car les deux photographes ont aussi d'immenses qualités : l'enfant se trouve désésexualisé devant leur objectif, car ils ne font preuve d'aucune agressivité envers lui et nombre de leurs photos en noir et blanc montrent une vision assez juste de l'enfance. Negrepont, même si on peut leur faire de durs et mérités reproches, restent de très intéressants photographes.

*

Nous voudrions terminer ce parcours dilettante par un curieux livre-album intitulé « Désert Patrol » (9). A première vue, cet ouvrage est profondément navrant : le degré zéro de l'écriture et de la photographie. Mais à bien regarder ces photos qui sont la représentation de l'extrême-orient de pacotille du pédophile occidental, on finit par éprouver une certaine fascination. Un des intérêts de « Desert Patrol » est de montrer pour la première fois le pédophile (ou le photographe) et son modèle côte à côte sur la même photo. Brutalement, l'objectif ne se trouve plus tourné d'un seul côté. Et le lecteur se trouve soudain floué : toute cette beauté en face de toute cette laideur. Puis de la contemplation du pédophile (ou du photographe) et de son modèle, naît un certain trouble et une heureuse démystification :

« ... — Eh quoi ! N'est-ce donc que cela ?
La toile était levée et j'attendais encore ».

(Baudelaire, « Le rêve d'un curieux »)

L'enfant de papier glacé, le bel enfant idéalisé se trouve à portée de la main pour une bouchée de pain. Mais cet enfant n'a pas plus d'existence que les enfants de papier :

« Les types qui me ramassent à Harrisson, ils m'emmenent dans leur chambre, ils m'embrassent, me touchent le corps si ça leur plait, ils me donnent un peu de blé et ensuite je ne vois plus leur gueule... », dit le bel enfant qui se déshabille aux pages 92 et 93 de « Desert Patrol ». Finalement, ces photos sans prétention aucune, sont parfois plus bouleversantes que certains clichés de photographes professionnels. Dans le regard des jeunes prostitués du livre une autre vie existe, leur enfance n'est pas abolie. Ces corps photographiés sont à la fois des images photographiques (papier glacé) et des images tout court (simulacres). La prostitution est en même temps la plus grande aliénation et la plus grande libération de l'enfant.

*

En définitive, une certaine photographie a tiré profit de l'immense aliénation des pédophiles en leur présentant des enfants à regarder, mais à ne pas toucher. On peut, à ce propos, méditer la phrase profonde de Buffon : « L'amour est dans le toucher ». Tous les enfants des photographies n'auront jamais aucune existence ; ils sont du papier, des simulacres, de la mort. A cet endroit précis réside tout ce qui nous fait rejeter et mépriser

la photographie : d'un livre, d'un tableau, d'un film, d'une musique, il nous reste tout ce que l'art a pu nous apporter ; d'une photographie, il ne nous reste rien, si ce n'est l'amertume du néant.

PADRAÏM DES COLOMBES.

-
- (1) Lewis Carroll, photographe victorien (éditions du Chêne, F. M. Ricci, 1979).
 - (2) Lewis Carroll : « Lettres adressées à des petites filles ». Lire aussi « Lettres adressées à Alice et à quelques autres » (Flammarion éditeur, 1975).
 - (3) Baron de Goëden : « Taormina, début de siècle » (Éditions du Chêne, 1975. Cet album est épuisé. On en souhaiterait la réédition).
 - (4) Bernard Faucon : « Les grandes vacances » (Éditions Herscher, 1980).
 - (5) Henry de Montherlant : « Paysage des Olympiques » (Grasset éditeur, 1940. On souhaiterait vivement la réédition de cet ouvrage).
 - (6) Gérard Marot : « Les p'tits mecs » (Éditions Phot'Œil, 1978. Ces éditions n'existent malheureusement plus).
 - (7) « Dans le triangle rose de la photographie », par Alain Fleig (in « Almanach de la photo 82 »).
 - (8) Negreont : « Les enfants de papier » (1980 c/o Galerie Régine Lussan, 7, rue de l'Odéon, 75006 Paris).
 - (9) G. F. : « Desert Patrol » (Éditions de la Jungle, 1980).
-

J. Mc NEILL

L'ÉGLISE ET L'HOMOSEXUEL

*Un plaidoyer suivi d'un dossier critique
préparé par M. Demaison et E. Fuchs.*

Ed. Labor et Fides. Genève.

— 98 F —

A paraître en avril 1982

LES HEURES SEREINES...

Il fallait donc partir. C'était finalement là la seule réponse qui s'imposait, tangible à présent, à l'esprit d'Éric. Dans la vitre de ce train de nuit qui le ramenait vers Paris, il croisa son propre regard. Presque la trentaine. Un visage encore juvénile, presque trop peut-être, mais au pli des lèvres cette touche d'amertume que trop d'années de vaines réflexions avaient posé, comme le pinceau d'un peintre clairvoyant.

Partir. C'était quoi, partir ? Prendre l'avion, toucher une fois encore les rivages brûlés de soleil de ces pays lointains où il avait vibré au son des harpes et des martèlements des tarabukas ? S'étendre nu sur un rocher battu des vagues frémissantes, protégé du vent par une crique d'Eubée ou de Cappadoce ? Non, c'était à la fois différent et plus que cela. La grande route qu'Éric savait devoir parcourir, était tout d'abord tracée dans les replis de sa conscience.

Dans quelques heures, Gare de Lyon, il reverrait Julien. Sourire complice au fond des yeux. Bousculades. Taxis. Et puis la grande chambre violine, ornée de tessons de poterie antique et de tapis égyptiens où s'envolaient des oiseaux. On lacherait les amarres du lit, qui tanguerait longtemps, bercé par la houle du plaisir. Après les tempêtes du sang, on servirait le raki, comme là-bas. Julien remerciait Éric, d'une caresse muette, de lui avoir fait découvrir les soleils d'Orient. Et Éric songerait machinalement aux vieillards chenus qui suivaient ses conférences.

Éric venait de revoir ses parents, et cette visite, comme d'habitude, l'avait empli de tristesse, et d'une incommensurable envie de se dépasser lui-même par le travail. Certes, il savait que ses parents ne le comprendraient jamais vraiment, qu'ils n'accepteraient ni Julien, ni ce que sa vie de chercheur et de conférencier comportait d'exaltant et de fragile. Ils voyaient encore en ce grand jeune homme rêveur un échec inavoué, eux qui avaient toute leur vie vécu pour en faire un petit professeur

de Français, vivant dans un petit pavillon de banlieue, flanqué d'une petite femme et de deux petits enfants. Dans les lumières des maisons qui fuyaient, Éric voyait le frémissement de son choix, fait d'incertitudes et de moments intenses, de difficultés et de plaisirs.

Jusque dans les bras de Julien, Éric était hanté par l'impossibilité de communiquer avec ceux qui auraient du être plus proches de lui que de quiconque. Il sentait confusément qu'il porterait toujours au fond de lui-même cette secrète douleur, sans parvenir à s'en affranchir.

Demain soir, on fêterait la nouvelle année. Chez Éric, dans le grand appartement peuplé d'antiquités et de chats, les amis, ou supposés tels, se presseraient à la grande réjouissance de la bouffe et de l'inutile. Une année de plus, quoi. Un rouage de plus qui s'est déplacé au cœur de la grande horloge du temps. Pour Éric, c'était plutôt une clepsydre qui égouttait son eau de cristal, sur une falaise abrupte où se dessinait la silhouette tragique d'un temple. Cette eau glissait, rebondissait, éclatait pour se mêler à l'immensité de la mer et s'y perdre, à jamais. Mais la clepsydre était pleine de sang. Et c'étaient des larmes de rubis qui rejoignaient les vagues, les teintant des couleurs de l'existence.

Même avec Julien, pourtant, tout n'était pas si facile. Mais toute grande traversée à deux ne peut se faire sans cesse par calme plat. Un cocktail. Un de plus. Ennuyeux comme les autres.

« — ... d'ailleurs, je te crois assez sage pour ne pas t'imaginer garder Julien pour toujours ? »

Éric avait souri, n'avait pas répondu. La jeune femme changea de conversation. Une amie. Encore une.

Ce soir, dans le train, cette petite phrase revint heurter le cerveau d'Éric. Mais bien sûr qu'il pensait vivre avec Julien pour toujours. Mais bien sûr qu'il n'était pas sage. Mais bien sûr qu'il était amoureux comme au premier jour, même après ces années. C'était finalement bien là la clef de tous ses actes.

Éric ne vivait pas seulement avec Julien, il vivait pour lui et, bien souvent, à travers lui. Pour ce beau garçon, bien plus jeune que lui, il avait probablement sacrifié plus que ce qu'il osait avouer. Peu lui importait. Il ne s'était pas trompé : Julien lui rendait son affection, et ce présent qui durait équivalait un toujours.

Le texte qu'Éric rédigeait ce soir, et qu'il déchirerait peut-être ensuite, lui ressemblait. Il n'y avait pas de début, pas de fin, même pas et surtout pas d'histoire. Les histoires, il les gardait

pour les autres, pour le public. Dans ce train qui fuyait vers la nouvelle année, Éric jouait avec les mots, pour lui-même.

A Paris, dans ce Jardin des Plantes où le jeune homme venait souvent se reposer, existe une petite butte ornée d'un kiosque oublié, où Buffon s'attardait, et où on peut encore lire, en latin, la jolie formule : HORAS NON NUMERO, NISI SERENAS. Je ne compte que les heures sereines. Éric, lui aussi, ne voulait compter que les heures sereines. Ces heures qu'il passait, ici et là, en France ou en Égypte, mais où soufflait l'haleine tiède de Julien.

Le train arrivait en gare. Éric laissa la plupart des voyageurs descendre avant de quitter sa place. Au bout du quai, Julien l'attendait. Ils se dévisagèrent sans mot dire, puis leurs lèvres s'effleurèrent. A droite, une dame essoufflée, tirant par la main une marmaille, éructa un : « Oh ! » indigné. Julien rit. Ils ne veulent pas comprendre. Tant pis. Pour eux.

Plus loin, des gens s'étreignaient : « Bonne année ! bonne année ! »

La bonne année d'Éric, elle était là, devant lui : cheveux blonds et yeux noisette. Et ce rire presque enfantin. Il conservait à nouveau enfermés dans un coin de sa mémoire, bien cadenassés, ses doutes inutiles. L'année naissante serait un grand cru.

Tant il était vrai que le seul et véritable Sésame de la personnalité d'Éric, c'était l'amour.

SERGE VAN DEN BROUCKE.

Olivier KERNEIS

« TENDRES AMERS »

Recueil poétique illustré, par Gabriel Paris

Tirage limité — 450 F

« L'HOMOSEXUALITÉ ET LE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE »

par PIERRE FONTANIÉ (1).

Les théories behavioristes.

Selon les défenseurs de la théorie du conditionnement; la répétition d'un comportement dépend strictement des *conditions de renforcement* que procure l'environnement, autrement dit le milieu physique et social dans lequel évolue l'individu.

Toutes les fois où l'environnement délivre une RÉCOMPENSE pour une réponse comportementale donnée (approbation, encouragement, gain matériel, distinctions honorifiques.. « c'est avec des hochets qu'on mène les hommes » disait Napoléon, expert en hommes et en hochets — il inventa la légion d'honneur et rétablit les titres de noblesse !), *il augmente la probabilité de cette réponse.*

Les éleveurs de chiens le savent. S'ils désirent leur apprendre à exécuter un tour, plusieurs morceaux de sucre ou de chocolat, jetés après l'effort, constituent un élément essentiel du dressage. Parents et éducateurs promettent un plaisir ou un cadeau, tandis que les prédicateurs du Moyen-Age opposaient l'enfer et le paradis, en des tableaux saisissants où les anges de lumière le disputaient aux flammes.

Ainsi, en programmant les CONDITIONS DE RENFORCEMENT, on programme un COMPORTEMENT : il suffit donc d'ORGANISER LE MILIEU pour favoriser la disparition des comportements défendus et les remplacer par les réponses souhaitées (« fais comme moi », « je te jette à l'eau pour t'apprendre à nager », « tu es le plus fort », « sois sage et tu auras une image »).

Cette théorie est à l'origine de l'essor de la « THÉRAPIE COMPORTEMENTALE » dont l'un des promoteurs est l'anglais Eysenck : elle en constitue la vérification expérimentale. Il va de soi que la « THÉRAPIE COMPORTEMENTALE » a bénéficié des acquis dégagés par le psychologue américain John Broadus

(1) Voir Arcadie n° 338, 339, 340, 341.

Watson (1878-1958) et son compatriote, Burrhus Frédéric Skinner (né en 1904).

La THÉRAPIE DU COMPORTEMENT envisage, en particulier, trois sortes de thérapeutique : la *méthode de covert sensitization*, la *méthode de désensibilisation* et la *méthode d'aversion*.

La MÉTHODE DE COVERT SENSITIZATION (sensibilisation latente ou cachée ou imaginée) semble purement psychologique et du type autosuggestion. C'est la méthode Emile Coué de la sexualité ! « *J'imagine que j'ai des rapports homosexuels et que ça me dégoûte* ». Un numéro d'Arcadie, le numero 121 de janvier 1964 (p. 38) reproduisait déjà les paroles du Dr Andrew Salter, estimant que l'indifférence des homosexuels à l'égard des femmes ne résistait pas à une « *suggestionthérapie* », au cours de laquelle on leur demanderait de concentrer leurs pensées sur l'image « douce et humide d'un vagin ». Romain Liberman ajoute, pour sa part : « récemment Ferenczi, considérant l'homosexualité masculine comme phobie mono-symptomatique, proposait... de s'inspirer des principes de Carl Rogers en adoptant une méthode de *conditionnement verbal* et de désensibilisation progressive de la peur du malade, *par l'intermédiaire d'un transfert sur un thérapeute masculin comme une phobie mono-symptomatique* », *American Journal of Psychiatry*, 1969, 126, 4, p. 512-518).

La MÉTHODE DE DÉSENSIBILISATION greffe, quant à elle, des *réponses nouvelles de calme et de relaxation sur stimulus lié à un sentiment de peur*... Le sujet est introduit dans une chambre noire face à un écran. Ampoules, flacons et seringues composant l'arsenal du médecin. Quant il presse un bouton électrique, une femme apparaît sur l'écran. Aussitôt, le médecin injecte dans le bras du patient « un stimulant sexuel euphorisant, du propionate de testostérone, extrait de glandes mâles », soit 50 mg de testostérone (Dominique Fernandez : « L'étoile rose », Grasset, 1978, p. 221).

Romain Liberman écrit dans « l'homosexualité clinique » : « Nous avons nous même obtenu un très bon résultat en associant Tacitine et Anafranil à une *cure de relaxation type Schultz* (training autogène de Schultz : « Le patient s'aide d'une représentation imaginaire — être allongé sur une plage, se promener dans une forêt — pour obtenir le relâchement musculaire : Le Monde du 12 septembre 1979, p. 15).

L'hebdomadaire Tempo raconte comment l'on se propose de convertir les pédophiles en Homosexuels, recette qui — n'en doutons pas — laissera sceptique M. le sénateur Brongersma, du parlement Royal des Pays-Bas, défenseur intrépide et

intelligent de la liberté sexuelle : « On connecte un projecteur de diapositives aux organes génitaux d'un pédéraste ; un mesureur indique le degré d'excitation atteint... à la vue d'un enfant sur diapositive ; au comble de l'orgasme l'image change et à l'enfant se substitue un adulte » (Arcadie 282, juin 1977, p. 326-327). Notons, au passage pour le déplorer, la confusion opérée entre *pédéraste* et *pédophile* ; c'est la puberté qui trace la limite. Celui qui aime les enfants impubères est un pédophile, celui qui aime les adolescents pubères un pédéraste. La distinction vient de l'usage correct, non de l'étymologie. Un sénateur français a lui même confondu la pédérastie et la pédophilie, ce qui est néfaste, car des gens peuvent admettre la pédérastie et condamner la pédophilie et le mélange des termes contraint ces gens à refuser l'une et l'autre.

Avec la Méthode d'Aversion, *il s'agit de créer des réponses de peur de conditionnement aux stimuli déclenchant le comportement que l'on veut supprimer*.

Kurt Freund, un tchèque utilisait, dès 1950, des vomitifs pour « guérir » des homosexuels. En 1965, il inventa, avec la collaboration de Sedlacek et de Knov, une machine à dépister les homosexuels ou, plus, les manifestations du désir homosexuel chez le mâle : un Phallomètre, basé sur les modifications intervenant dans le VOLUME du pénis. En 1969, les britanniques Bancroft Jones et Pullan essayèrent d'améliorer le fonctionnement du PHALLOMÈTRE : il mesure maintenant les variations du DIAMÈTRE du pénis. Ces appareils et d'autres s'avèrent indispensables pour un usage rationnel de la thérapie d'aversion (instruments comme le BIO-FEEDBACK servant à mesurer les réponses musculaires, circulatoires, électro-encéphaliques de l'organisme ; outil G.S.R. Galvanic Skinn Response ou E.M.G. électromiogramme).

La THÉRAPIE D'AVERSION sévit dans beaucoup de pays. Un psychologue parlait, le 18 avril 1977, de 43 à 46 études concernant le traitement de l'homosexualité, suivant ces méthodes : la moitié des études proviennent des États-Unis d'Amérique du Nord, 15 études de Grande-Bretagne et le reste, par ordre décroissant, du Canada, de l'Australie, de la R.F.A., de l'Espagne et du Panama. Elles décrivent les cas de sujets masculins âgés de 18 à 21 ans ; les résultats ne sont pas précisés ou qualifiés de peu « significatifs ». Nous reviendrons sur ce dernier point.

Tout est bon pour créer ces réponses de peur : *chocs électriques, aversion olfactive, aversion chimique*. L'acide valérique est une substance malodorante. Quatre produits

provoquent des nausées après injection sous cutanée : émétine, apomorphine, pilocarpine et éphédrine.

Après chaque scène érotique « perverse » que l'on fait imaginer à un canadien de 36 ans, condamné par les tribunaux pour « pédérastie », ce canadien, Monsieur D. reçoit immédiatement une *décharge électrique*. Par la suite, on lui prêle un appareil de chocs, portatif, car la « science » a tout prévu dans l'hôpital psychiatrique où ce malheureux séjourne. Lorsque ses fantasmes entraînent Monsieur D., il doit se prodiguer un ou plusieurs chocs, jusqu'à élimination complète de son désir. Toujours muni de son appareil portatif, il est invité à se rendre dans différents endroits (parcs et ruelles), théâtre de ses anciennes quêtes diurnes et nocturnes. Un thérapeute l'accompagne. Bientôt sa présence sera inutile. Cette conduite est rigoureusement conforme aux conceptions du Dr Mather, critique acerbe de l'autoritarisme des médecins (Solyom et Miller de Birmingham), en matière d'administration de chocs électriques. Il vaut mieux que la sale besogne soit accomplie par le « malade » lui-même.

En Roumanie, les homosexuels subissent des traitements de « récupération » à l'hôpital d'État n° 9. Le médecin leur présente des photographies d'hommes nus, stimulant l'appétit sexuel et, au moment de la jouissance des patients, leur applique des chocs électriques.

La véracité de ces faits est établie, dans le cas du canadien, par le livre d'Yves et Céline Lamontagne (« l'attentat sexuel contre les enfants », Éditions La Presse, Montréal — voir Le Monde du 3 décembre 1977) et, dans le cas du roumain, par le témoignage spontané d'un ressortissant de ce pays, publié en Arcadie (circulaire jointe au numéro de février 1978).

Et que dire (il n'y pas de mots pour s'indigner assez fort !) du « traitement » par la SUCCINILCOLINE du Dr Nugent dont l'écrivain Dominique Fernandez nous retrace les tristes exploits dans son « Étoile rose », p. 413.414 ?... Cette « drogue » cause la paralysie momentanée de tous les muscles. Plongé dans un état voisin de la mort la respiration comme arrêtée, mais la conscience intacte, le patient, délinquant sexuel, subit un lavage du cerveau ». Nous sommes loin, n'est-ce pas ? de « l'image douce et humide d'un vagin » qui, telle une pieuse effigie, dressait les prestiges de son hypothétique séduction, entre les pages du livre de la mémoire de l'ardent néophyte !

Il s'agit là de MANIPULATIONS DU COMPORTEMENT, illégitimes dans leur PRINCIPE, comme si on voyait des médecins donnant

des drogues permettant d'éliminer la foi religieuse dans les pays où la doctrine officielle est l'athéisme !

Les manipulations du comportement posent des *problèmes d'ordre éthique* puisqu'elles portent atteinte à l'intégrité de l'individu et à la dignité humaine. Ces atteintes sont admissibles de la part d'un état totalitaire qui, « démocratie » ou dictature, prétend définir et imposer une NORME dans le *domaine privé*, en faisant de la médecine un instrument d'asservissement et de contrôle. L'individu, qui se résigne, abdique toujours sa liberté, en raison de la pression sociale. De telles atteintes ne sont pas tolérables... même pour les délinquants et les criminels, à qui la privation de la liberté et leurs fautes graves, n'enlèvent aucun droits *inaliénables* de la PERSONNE HUMAINE, y compris le *droit à la vie*. Inaliénables, ils le sont, non en vertu d'une quelconque transcendance, mais en vertu d'un axiome, « vérité indémontrable mais évidente » pour qui en comprend le sens social.

Que de risques comportent les manipulations du comportement !... et pour quels résultats ?... Risques de crises cardiaques et de dépressions nerveuses (Arcadie 221, mai 1972, p. 253), risques de décès. Le jeune Edward Breith (23 ans) tombe mort dans la rue, « après une séance de *soin* au dispensaire d'OLD BRAMPTON ROAD » (Angleterre)... La voilà, cette fameuse cure d'aversion ! L'apomorphine et l'émétine présentent de graves dangers et Breith avait succombé à un empoisonnement par l'émétique.

Les résultats de la THÉRAPIE D'AVERSION ? Ils ne brillent pas à l'horizon des statistiques : succès définitifs dans 25 % des traitements d'après le Dr Tordjman (Cahiers de la Société Française de Sexologie clinique, 1976, n° 1 consacré à une « table ronde » sur l'homosexualité et « Agence Tasse » n° 15-16). » Sur 67 individus soignés au dispensaire d'OLD BRAMPTON ROAD, 22 s'étaient mis à une vie « normale », même si 12 d'entre eux avaient réussi à s'y maintenir plus de 6 mois après la fin de la cure. On comptait 3 cas de « guérison » complète » (« L'Étoile rose », p. 221)... Les docteurs Solyom et Miller de Birmingham enregistrent 5 à 6 réussites sur 300 expériences. Parmi les 360 patients du Dr Mather et de son équipe, 250 signalent « un net déplacement d'intérêt vers le sexe féminin, amélioration sanctionnée, pour 90 « invertis » caractérisés, par des rapports « normaux » presque satisfaisants » (ibid., p. 231-232).

Des adversaires des théories du comportement, tout aussi normatifs, il est vrai, pensent que « le symptôme est un fil

conducteur pour traiter le trouble, *la manifestation de quelque chose de plus profond qu'il faut guérir, sans quoi on ne guérit rien du tout* » (Professeur Hochmann, Le Monde du 21 octobre 1979).

L'homosexualité, étant ce qu'elle est, des concepts, tels que maladie névrose, perversion, déviation... apparaissent, désormais, comme totalement inadéquats. Ils ne rendent pas compte de la réalité.

L'homosexualité ne relève pas de la thérapeutique médicale, elle est simplement de l'ordre du désir, un désir qu'on éprouve ou qu'on n'éprouve pas, et que l'on aurait bien de la peine à justifier, de même que les goûts et les dégoûts alimentaires (quoique le désir sexuel et l'affectivité relèvent d'un autre ordre —, d'autant que le désir hétérosexuel, canalisé, est une des bases de la société grâce à l'institution de la famille et aux stéréotypes sexuels et sociaux masculins et féminins).

L'alternative démocratique consiste donc à accepter l'homosexualité *avec* le comportement non conformiste auquel elle peut être liée.

Pour l'homosexuel, les trois étapes à franchir peuvent être les suivantes :

La reconnaissance par lui même de sa propre tendance.

La reconnaissance par les autres de son affectivité et de sa sexualité.

La valorisation des tendances homosexuelles par leur socialisation.

Le changement d'attitude des médecins non-gais, plus favorables, l'organisation des médecins gais, le refus de tenir un discours *médical* sur l'homosexualité, le soutien apporté aux justes revendications des homosexuels annoncent une ère nouvelle.

Cette conception de l'homosexualité, variante sexuelle, est la seule qui devrait prévaloir, dans toutes les nations du monde, conception marquée par les acquis de la science et les plus hautes préoccupations morales et sociales. OUI, LES HOMOSEXUELS, HOMMES ET FEMMES, SONT DES GENS RESPONSABLES ET SÉRIEUX. IL FAUT LES ÉCOUTER !

PIERRE FONTANIÉ.

DE L'HOMOSEXUALITÉ DANS LA LITTÉRATURE (1)

par RENÉ SORAL.

La fin du dix-neuvième siècle et le début du vingtième sont marqués par cet aveu de plus en plus précis que font certains grands auteurs de leurs goûts sexuels. D'autre part apparaît également à cette époque une importante série d'études scientifiques ou se voulant telles, médicales, pathologiques, psychologiques, consacrées à la sexualité en général et à l'homosexualité en particulier. C'est à ce moment que naît précisément le terme homosexualité, créé en 1869 et pour lequel d'autres mots avaient été également inventés comme uranisme ou inversion.

Tardieu, Charcot, Magnan, Casper sont suivis par Tarnowsky, Magnus Hirschfeld, Havelock Ellis, sans compter Freud, ses disciples et ses contestataires. La médecine a donc remplacé la religion, celles-ci voyait des coupables, la médecine voit des malades. Cette notion absolument périmée de maladie se rapportant à l'homosexualité a malheureusement encore la vie dure de nos jours, d'après les sondages récents effectués.

Mais ce développement de l'étude médicale de l'homosexualité n'empêche pas du tout la répression policière très forte, ni une évolution de la législation et de la jurisprudence vers une plus grande sévérité. Et l'opinion publique, elle non plus, ne change pas.

Émile Zola, esprit pourtant courageux, n'osera pas publier un document curieux que lui avait envoyé un italien, intitulé « Le roman d'un inverti né » et le confiera à un médecin.

André Gide, né en 1869, prendra prétexte de la science pour écrire « Corydon », publié d'abord anonymement en 1911, puis

(1) Voir Arcadie n° 340-341.

courageusement revendiqué par lui-même en 1922. On sait que ce livre, bien trop didactique, fit scandale. Gide n'aimait que les jeunes garçons, qu'il va chercher en Afrique du Nord, et il ne s'en cachera pas dans son journal. Il fut à sa manière, un contestataire, un révolutionnaire pour son époque. Son homosexualité l'a poussé à tout remettre en question et à prôner l'esprit de liberté. Il a notamment écrit deux remarquables romans évoquant l'homosexualité : « Les caves du Vatican » et « Les faux monnayeurs ».

La fin du dix-neuvième siècle vit une floraison d'écrivains originaux et homosexuels, certains poussant l'exhibition assez loin, comme Oscar Wilde déjà cité, Robert de Montesquiou ou Jean Lorrain. C'est l'époque des esthètes que certains appellent décadent ou fin de siècle.

Cependant ces deux derniers écrivains, très renommés à leur époque et connus pour leurs goûts, n'ont pas osé faire passer dans leur œuvre l'expression formelle de leur homosexualité, celle-ci restant seulement sous-jacente.

Jean Lorrain, qui fit scandale en affichant ouvertement son attirance pour les solides voyous, récitait en public :

J'ai couché, cette nuit entre deux débardeurs
Qui m'ont débarrassé de toutes mes ardeurs.

Un seul de ses romans « Le vice errant », décrit ouvertement l'homosexualité, sous un jour très morbide.

On peut regretter que Jean Lorrain, avec son talent, ou le célèbre Pierre Loti, lui aussi homosexuel n'aient pas pu écrire un véritable roman sur ce sujet, car, à la fin du dix-neuvième siècle, les quelques livres qui paraissent sur ce thème ne sont pas remarquables, et sont surtout encore marqués par la gêne de l'aborder, comme « Le Sodome » d'Henri d'Argis, préfacé par Verlaine, « Les sous-offs » de Lucien Descaves, « Les hors-nature » de la curieuse Rachilde, et « Lucien » de Binet-Valmer. Plus solide est le roman « Escal-Vigor » écrit par l'écrivain belge Georges Eekhoud.

A cette époque le lesbianisme trouve son expression poétique dans les vers harmonieux et touchants de la belle Renée Vivien qui fut aimée de Nathalie Clifford Barney, elle-même aimée platoniquement par l'écrivain Rémy de Gourmont qui résumait l'opinion générale en écrivant : « L'uranisme me répugne, mais il m'intéresse ».

Plus tard paraissent deux excellents ouvrages lesbiens « Le Puits de solitude » de Radcliffe Hall et « Olivia » par Olivia qui est évidemment un pseudonyme.

A l'étranger, l'autrichien Robert Musil décrit la brutalité de certaines amours de collègue dans « Les désarrois de l'élève Törless ». En Russie Kousmine publie en 1906 un roman « Les Ailes », récit homosexuel qui fit scandale.

En Allemagne deux grands écrivains chantèrent la beauté adolescente, Stefan Georges dans ses poèmes et Thomas Mann dans l'admirable « Mort à Venise », d'où fut tiré un film également admirables. Plus tard, en 1926, un autre écrivain d'origine autrichienne, Stephan Zweig, écrira aussi un chef-d'œuvre, « La confusion des sentiments » qui décrit les angoisses d'un jeune étudiant amoureux de la femme de son professeur et qui s'aperçoit que ce dernier est homosexuel et amoureux de lui.

En France l'esthétisme 1900 fut prolongé par l'exquis Maurice Rostand, fils d'Edmond Rostand, qui écrivit notamment « La femme qui était en lui ».

Francis Carco publie en 1914 « Jésus la Caille » timide peinture d'un gigolo dans le milieu de Pigalle.

Quelques écrivains dans les années 20 ont étudié l'homosexualité en tant que fait social, comme François Porché dans « L'amour qui n'ose pas dire son nom » ou Willy dans « Le troisième sexe ». Il écrivit aussi un mauvais roman sur ce sujet « L'erzatz d'amour ».

Willy avait été un des maris de Colette et avait même signé de son nom les premiers écrits de sa femme, la série des Claudine où règne un discret parfum de saphisme et où apparaît le personnage d'un garçon très efféminé, appelé Marcel. Par la suite elle écrira un admirable essai sur l'homosexualité, masculine et féminine « Le pur et l'impur », traitant, comme elle le disait de « ces plaisirs qu'à la légère l'on nomme physiques ».

Mais le très grand écrivain homosexuel qui domine par son génie la littérature du début du vingtième siècle et qui appartient aussi à la fin du dix-neuvième siècle, est sans aucun doute Marcel Proust. Cependant il est symptomatique de noter que, bien que l'ensemble de son œuvre principale « A la recherche du temps perdu » ait été écrit à la première personne, il n'a pas osé reconnaître sa propre homosexualité mais il l'a extraordinairement fixée dans divers personnages, dont le plus célèbre est le baron de Charlus, dont la personnalité étonnante prend de plus en plus d'importance au fur et à mesure que l'œuvre s'avance.

Marcel Proust en profite, dans « Sodome et Gomorrhe » pour échafauder une théorie générale sur l'homosexualité, qui ne manque pas de souffle mais l'évocation de cette grande tribu maudite, héroïque et tragique comporte un pessimisme profond et ses théories sont assez discutables.

Mais c'est la première fois dans l'histoire de la littérature qu'une œuvre aussi importante abordait franchement le sujet tabou de l'homosexualité, du reste aussi bien féminine que masculine, et son impact fut considérable dès sa parution et n'a pas cessé de grandir depuis lors.

Le chef-d'œuvre de Proust a donné à l'homosexualité ses lettres de noblesse littéraire. Mais elle est évidemment bien loin d'être le seul sujet de cette fresque sociale immense brossée par cet écrivain génial et homosexuel.

On aurait pu croire qu'après cette brèche ouverte dans le conformisme sexuel, d'autres écrivains se lanceraient. Mais ce ne fut pas le cas, même si Gide reconnaît avoir pu signer Corydon en 1922 grâce à Proust.

Jean Cocteau, ce magicien qui a brillé de tous ses feux dans tant d'activités littéraires et artistiques pendant plus de soixante ans, n'a pas voulu signer « Le livre blanc » où il parle de ses goûts. Seuls ses poèmes, tels « Plain-chants » reflètent leur inspiration homosexuelle.

Son ami Maurice Sachs, qui finit tragiquement pendant la dernière guerre, eut plus de courage et « Le sabbat » et ses autres livres sont une chronique étonnante et très franche des années folles, qui connaissaient, après la guerre de 14-18, une très grande liberté de mœurs.

Assez curieusement le surréalisme, cette révolution littéraire de l'après-guerre, n'a pas accepté l'homosexualité, sous l'influence dominante d'André Breton.

Mais cela n'a pas empêché certains écrivains surréalistes de faire état de leurs goûts dans leurs œuvres, comme Robert Desnos, Pierre de Massot et René Crevel qui réagit contre le fait de vivre son homosexualité comme une faiblesse, et qui veut au contraire en faire une force subversive, remettant en cause l'ordre établi, thème que nous retrouverons développé depuis Mai 1968.

Un grand poète, Guillaume Apollinaire, passionné de littérature érotique, est l'auteur de quelques livres très audacieux et pleins d'humour, où l'homosexualité a sa place, notamment « les onze-mille verges ».

En Espagne, Federico Garcia Lorca, fusillé en 1936 par les franquistes, souffrit de son homosexualité qui a cependant transfiguré toute son œuvre violente et douloureuse. Comme Walt Whitman, qu'il admire, il rêve d'une fraternité virile et rejette ceux qui ont une apparence efféminée.

En Grèce, un grand poète, Constantin Cavafy, admirablement traduit par Marguerite Yourcenar, chante les beaux garçons

qu'il rencontre dans les rues et se laissent aimer sans problèmes.

En France paraît en 1936 un solide roman de Georges Portal « Un protestant », abordant ouvertement le sujet.

Henri de Montherlant évoque la beauté du sport et des jeunes sportifs dans ses premiers livres et traitera avec puissance le thème des amitiés particulières dans une admirable pièce « La ville dont le prince est un enfant » et un roman « Les garçons », tous deux publiés après la dernière guerre.

Ces fameuses amitiés particulières sont aussi le titre et le sujet d'un livre qui fit beaucoup de bruit, écrit en 1944 par Roger Peyrefitte et qui sera suivi par une série de livres brillants toujours aussi scandaleux, consacrés à divers sujets, mais plus particulièrement à l'homosexualité et à des personnages homosexuels anciens ou récents.

Un autre écrivain qui fit scandale après la guerre est Jean Genêt, car pour la première fois, un érotisme homosexuel exprimé en termes fort crus devenait poétique grâce au génie de cet écrivain maudit qui, lui-même voleur, célèbre les voleurs, les assassins qu'il connut dans les prisons, mais aussi les marins, les miliciens et les folles dans « Querelle de Brest », « Pompes funèbres », « le Journal d'un voleur », « Notre-Dame des fleurs », et ses poèmes comme « Le condamné à mort ».

Jean-Paul Sartre a consacré à Genêt un essai magistral intitulé « Saint Genêt, comédien et martyr », disséquant l'homosexualité dans sa vie et son œuvre.

Sartre a créé dans ses romans plusieurs personnages homosexuels, remarquablement bien étudiés particulièrement celui de Daniel dans la série malheureusement inachevée des « Chemins de la liberté ».

Deux écrivains de très grand talent, tous deux catholiques, Marcel Jouhandeau et Julien Green, finiront par avouer leur homosexualité dans de nombreux écrits, mais de manière fort différente, le premier avec allégresse, le second avec remord.

Marguerite Yourcenar, la première femme élue à l'Académie Française a plusieurs fois traité de l'homosexualité dans son œuvre de grande classe, en particulier dans l'admirable livre « les Mémoires d'Hadrien ».

Depuis une trentaine d'années on assiste donc à une floraison de textes dont l'homosexualité est le sujet, que ce soit en France ou à l'étranger, ce qui prouve bien à quel point était nécessaire cette évolution de la liberté de s'exprimer afin que tombe ce puissant tabou. On a même vu le prix Goncourt remis à Yves Navarre, écrivain connu pour son homosexualité et qui a

abondamment traité de ce sujet dans ses livres bien qu'il se défende d'être un écrivain homosexuel.

Il ne m'est malheureusement plus possible de citer d'autres auteurs, car depuis trente ans il y en a trop, en France et à l'étranger. De toute façon les journaux en parlent maintenant sans problème.

Mais est-ce suffisant ? Car combien de français lisent des livres ? Les statistiques montrent qu'il y en a fort peu, et elles montrent aussi qu'il y a encore beaucoup à faire pour que l'opinion publique, dans son ensemble admette l'homosexualité comme un fait absolument aussi normal que l'hétérosexualité.

En plus de la littérature, les divers media, journaux, radio, télévision, peuvent et doivent y contribuer.

Y contribue également le fait fondamental que pour la première fois dans leur histoire, les homosexuels se sont regroupés et constituent des mouvements organisés qui s'extériorisent dans des publications telle qu'Arcadie, qui depuis bientôt trente ans, publie chaque mois des textes variés concernant l'homosexualité, constituant par elle-même une véritable somme de littérature homosexuelle.

RENÉ SORAL.

Jacques CORRAZE

L'HOMOSEXUALITÉ

Collection QUE SAIS-JE des P.U.F.

« Accéder à une compréhension objective
de l'homosexualité »

125 p — 18,50 F

LA LOI DES QUINZE ANS

Dans sa séance du mercredi 5 mai 1982 le Sénat a repoussé la loi votée en première lecture (décembre 1981) par la Chambre des Députés.

Le texte fera donc la navette.

Voici des extraits de l'intervention de M. le Sénateur Henri Caillavet lors de cette séance au cours de laquelle M. Badinter, Garde des Sceaux, défendit à nouveau avec talent et chaleur la modification de la loi actuelle.

« ... Nous devons refuser toute discrimination — les discriminations raciales bien évidemment qui sont les plus méprisables — les discriminations de sexe et, en matière de mœurs, nous n'acceptons pas, Monsieur Dailly, ce qui pourrait aboutir à une régression des libertés; or l'article 331 dans son deuxième alinéa institue une discrimination sur l'acte sexuel, c'est-à-dire sur un comportement « sui generis ». J'estime que la liberté, le respect de l'autre condamnent cette discrimination.

Si je reprends l'argumentation de M. Dailly c'est au nom de la courtoisie, de l'affection — et de tant de raisons qui nous font nous estimer. Mais je crois que le Garde des Sceaux a eu raison de rappeler que dans l'ancien temps, cette discrimination a donné lieu à des investigations policières, à des fichages, à un chantage qui a parfois atteint des hommes politiques. Tout cela est méprisable.

Siégeant à la commission nationale « Informatique et Libertés », je suis rapporteur sur le fichier des homosexuels; on peut craindre, en effet, que pour des facilités de besogne, la police ait établi une sorte de fichier, ce qui rendrait possibles les pressions sur certains individus. Comment le Sénat ne serait-il pas aussi attentif que cette Commission à ce genre de menace !

Personne ne peut blâmer les amours homosexuelles. Les médecins, les psychologues, les psychiatres, tous ceux qui ont à connaître des minorités estiment qu'il y a quatre millions d'individus saphiques et homophiles. C'est considérable... »

A CEUX QUI ONT FAIT ARCADIE

A Roger Peyrefitte qui l'a baptisée et qui dans son dernier roman L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN lui rend un hommage si réconfortant...

A tous ceux qui l'ont quittée, par la mort, par leur volonté, par leur désaccord avec ses idées ou son action...

A tous ceux qui depuis le numéro un de janvier 1954 à ce dernier fascicule ont avec courage et intrépidité et compétence écrit ces milliers de pages consacrées à l'illustration et à la défense de l'homophilie; ne pouvant les citer tous, qu'on accepte le nom de celui qui fut beaucoup : Marc Daniel.

A cet hommage à lui rendu, associons tous les autres collaborateurs, et non plus seulement ceux des premières années, mais tous ceux, si nombreux qui vinrent se joindre à la première équipe, et qui, sans relâche, sans récompense souvent, mais par conviction et dévouement ont voulu servir cette noble cause...

Hommage à ceux qui ont animé et dirigé des délégations régionales, dès 1954 pour certaines régions... et qui, sans compter leur temps, ont avec une belle patience et un zèle constant voulu créer une aire de bonheur et de paix pour les homophiles, hommes et femmes, de leur province souvent sacrifiée...

Hommage à tous ceux qui pendant vingt-cinq ans, de la rue Jeanne-d'Arc en passant par la rue Béranger, jusqu'au Château-d'eau, ont présenté des spectacles, ont donné causeries et conférences, animé des débats... ont fait vivre ce club qui disparaît avec ARCADIE.

Hommage à ces dizaines et dizaines de milliers d'hommes et de femmes, venus de tous les horizons spirituels, idéologiques, de tout âge et de toutes conditions, qui ont voulu être en ARCADIE, et qui l'ont soutenue, aidée, et pour beaucoup d'entre eux chérie comme une présence indispensable.

A cette famille étonnante, maintenue trente ans, qui vivra encore dans le cœur de tous et de toutes, disons-nous mutuellement, d'une seule âme, tous confondus dans la même destinée humaine, ET QUE VIVENT LES HOMOPHILES, DANS LE MONDE ENTIER, POUR L'ÉTERNITÉ, A CÔTÉ DES AUTRES, AVEC LES AUTRES...

A. B.

« LES CONFIDENCES VÉNITIENNES »

roman de JOSANE DURANTEAU (1)

Venise ! Quelle gageure que de situer à Venise, aujourd'hui, le sujet d'un roman ! Après tant de clichés, voyages de noces conventionnels et autres rendez-vous avec la mort des professeurs Aschenbach. Tout a été dit sur la « cité contre nature » (2), où « bagués et roucoulements comme les pigeons de Saint-Marc passent les pédéastes » (3). Et pourtant Josane Duranteau réussit ce prodige de renouveler le thème (4).

Installée dans l'île de la Giudecca, face à la ville, une traductrice, attelée tout le jour à sa machine à écrire, ne s'est exilée là que pour travailler tranquillement et dans un cadre agréable. Chaque fois qu'elle lève les yeux, elle contemple un nouveau tableau car la coquette Venise, au gré des caprices de la lumière, des jeux aquatiques du soleil et de la brume, tantôt bleue, tantôt gris perle ou bien orangée, féerie floue ou striée arc-en-ciel, œuvre impressionniste ou symphonie bouton d'or, ne se lasse pas d'essayer l'inépuisable collection de ses masques.

La dame, cependant, ne se laisse pas distraire de son ennuyeuse occupation. Elle a un voisin, solitaire comme elle. Bonjour, bonsoir dans l'escalier. Et puis, hasard de leurs chemins qui se croisent, avec le temps, l'homme, de demi-confidences en débuts d'aveux, se dévoile : ce n'est pas la ville qui, en cette morte-saison, le retient mais quelqu'un; il aime un Vénitien.

Stupéfaction de l'involontaire confidente. Qui devient, au fil des semaines, « avec fascination », la spectatrice d'une passion. Péripiétés, tristesses et cocasseries d'une liaison à l'italienne; douceurs et chamailleries de la conjugalité homophile; découverte par une femme (revanche : d'habitude, le voyeurisme se manifeste en sens inverse !), ignorante de la chose et tour à tour amusée ou agacée, de l'homosexualité masculine. Le mystérieux voisin « ayant

(1) Éd. Stock.

(2) Le mot est de Chateaubriand.

(3) « Venises » — au pluriel ! — de Paul Morand.

(4) Voir : « Venise, Sodome de l'Adriatique » par André Kœniguer, « Arcadie » n° 288, décembre 1977.

rencontré sous une forme humaine ce qui était pour lui l'image même de Venise (...), Venise enfin captive et tendre, avec des mains, une bouche, l'odeur d'un corps », pareil à Venise, change sans cesse d'expression, un matin « chevalier à la triste figure » et le soir rayonnant, selon que fluctue le baromètre de ses amours.

Car c'est Venise qui mène le bal; on ne résiste pas à Venise et la narratrice consciente de se sentir elle-même happée, « bue, aspirée » par Venise, considèrera désormais d'un autre regard et mesurera à la seule aune de la sincérité les apparents bonheurs des couples, qu'ils soient classiques (il y en a, qui donnent le contre-point), illégitimes ou maudits — qu'importe quand « l'amour fou est le seul amour ».

Ainsi, sans l'avoir recherché, presque par inadvertance, une littéraire — et pour sa part, phénomène rare : discrète, effacée, n'avouant d'elle-même que des bribes —, venue à Venise pour autre chose, y trouve, s'écrivant sous ses yeux, le motif d'un livre et, séjour commencé dans la morosité mais s'achevant joyeusement, nous offre, en gradation et dégradés, un récit peint comme un tableau.

Évitant les deux écueils qu'on attendait, ceux de la caricature et de la banalité (la bonne vieille recette de grand-mère : vous prenez Venise, un couple de garçons, vous agitez et hop ! Vous obtenez un texte pour la collection « Arlequin » !), Josane Duranteau a usé du ton juste pour conter, avec élégance et sensibilité, une histoire délicate.

CHRISTIAN GURY.

ANTIQUITÉ — BROCANTE

ROBERT LAFON

5, rue de Senlis — 75017 Paris

Tél. : 764-10-06

*Achète meubles, bibelots, argenterie,
tableaux, bronzes, vases, pâte de verre, etc.*

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues
servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

MENU DU SOIR 30 F — et à la carte

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

— 398 —

AU BON PORC SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier — Toute l'année

Au détail, le kilo : 400 F

Expédition de terrines 250 g : 170 F
500 g : 305 F — 1 kg : 500 F

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 PARIS

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE



Le Spécialiste de Style Motard Américain

LEATHER SHOP

"Boy's Cuir"

INTERNACIONAL LEATHER CLOTHING

BLOUSONS ET JEANS EN CUIR "PERFECTO"
CEINTURONS ET CASQUETTES STYLE HARLEY
ET TOUS GADGETS AMERICAINS EN CUIR

32, Rue Mazagran
13001 MARSEILLE - FRANCE

CATALOGUES ET TARIFS joindre 20F pour frais d'expédition
écrire à Boy's Cuir - Boite Postale 33 13005 MARSEILLE

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

Après trente années, ce livre serait-il l'HISTOIRE D'ARCADIE, maintes fois demandée ?

Mais il ne peut être que le fruit de méditations poursuivies durant cette longue période, le résultat de milliers de confidences reçues.

Combien d'Arcadiens et d'Arcadiennes se reconnaîtront au fil de ces réflexions et de ces récits : leurs vies, celles d'hier, celles de maintenant.

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS, le titre a été proposé par l'Éditeur, il a été retenu.

LES CHAPITRES DE L'OUVRAGE

LA FAMILLE — L'ÉCOLE —
VIE SENTIMENTALE — VIE SEXUELLE —
L'HOMOPHILE MARIÉ
LE PÉDOPHILE
LA VIE PROFESSIONNELLE
LA RELIGION
LES POUVOIRS PUBLICS
LA CONDITION DES HOMOSEXUELS
LA CONDITION HUMAINE

ÉDITION PRIVAT

Le volume : 50,00 F

*En vente dans toutes les librairies
et à ARCADIE*

JUIN 1982-

Il était une fois...

Il y a quelque trente ans...

Et voici venir juin 1982 et la fermeture du club de Paris et la cessation de la parution de la revue ARCADIE.

Pourquoi ?

La Sarl CLESPALA a décidé lors d'une assemblée générale extraordinaire la DISSOLUTION de ladite Sté.

En Mai 1980 M. BAUDRY avait dit qu'il remettrait sa démission en 1981.

En 1981 il l'a donc confirmée, et en 1982 la dissolution est prononcée.

Le Club, tel que nous l'avions voulu, il y a plus de 25 ans, a vécu.

Il n'était plus qu'un lieu de plaisir et de passage pour beaucoup d'homophiles qui ne se souciaient absolument pas de sa vie culturelle, intellectuelle, comme de son association à l'illustration et à la défense de la cause homosexuelle en France.

Les seules activités de fin de semaine, et on sait lesquelles, remplissaient ses locaux.

Nous n'avons pas voulu poursuivre cette triste aventure. Pour quelques uns encore - et hommage vibrant leur soit rendu - qui savaient ce qu'était ce lieu, l'immense majorité des autres venaient certes y trouver plus de sécurité et d'amitié qu'ailleurs, dans un bon climat, mais cela ne justifiait plus la poursuite, au moment même où il fallait renouveler un bail de 9 ans, et avec des charges toujours plus écrasantes, sans vouloir donner une ouverture différente à ce lieu.

Cependant, fort conscient, de la détresse pour certains, le mot n'est pas trop fort, de l'effarlement pour d'autres, en un mot, voulant tout de même encore tenter le succès de cette entreprise en faisant prendre conscience à chacun de la nécessité de vivre autrement et de s'intéresser à d'autres choses qu'à la "cavalcade" des fins de semaine, nous voulions le DONNER à un homme d'ARCADIE.

Le Club fut donc proposé à tels et tels de nos amis, choisis par nous, et connus pour leurs qualités morales.

Il n'était pas question de mettre sur la place publique ce club, et de le donner à n'importe quoi ou à n'importe qui.

Il n'était pas question pour ceux qui l'ont voulu et l'ont maintenu de le voir devenir ce qu'on peut aisément imaginer.

AUCUN DE CEUX A QUI NOUS AVONS OFFERT LA REPRISE DE CETTE MAISON N'AU CRU DEVOIR OU POUVOIR ACCEPTER CETTE RESPONSABILITE...

Le club ferme donc DEFINITIVEMENT ses portes le Dimanche 27 JUIN 1982.

Avec un serrement de cœur pour tous, ou pour beaucoup, en tout cas avec une profonde tristesse pour tous ceux qui l'ont fait vivre et qui ont voulu pour les homophiles un lieu encore privilégié quant à sa tenue, à ses activités, à ses possibles relations humaines entre ses membres.

LA PROVINCE ... oui, la PROVINCE,

Elle ne se sent pas concernée par cette disparition sur Paris.

ELLE A RAISON.

Certes, certaines Délégations connaissent le même phénomène navrant de pouvoir rassembler beaucoup de monde pour des réunions légères et fort peu pour des activités culturelles ou de défense.

Cependant, il a été demandé aux DELEGUES d'ARCADIE de Province de POURSUIVRE dans la mesure de leur volonté L'ACTION d'ARCADIE dans leurs régions.

Ils demeureront le centre plus pur et plus intègre de notre MORALE ARCADIENNE

C'est en tout cas notre VOEU le plus ardent... et qui sait ? demain...

Paris n'est pas la France. Et la Province peut résister à ce marécage...

et la revue ARCADIE, le mouvement ARCADIE, dira-t'on...

Ici encore, dès l'instant où André Baudry a répété à diverses reprises qu'il partirait... on ne voulait pas le croire, on le croyait de par un certain style autoritaire et gouvernemental ne jamais pouvoir "lacher" son empire... ou ce qu'il croyait... ou ce qu'on croyait son "empire"...

Il disait VRAI, il le montre, il part. ET DEFINITIVEMENT.

On lui a dit: vous n'avez pas le droit, Arcadie est une institution qui ne vous appartient plus, on a encore besoin de vous, vous êtes un rempart devant les excités et les jeunes imbéciles du monde homophile actuel, des tempêtes peuvent surgir, vous pouvez encore rendre service, si vous demandiez à toutes et à tous leurs sentiments..." Oui, cent arguments.

C'est bien pourquoi - contrairement à ce qui se disait presque toujours: il n'y aura pas de suite, s'il s'en va, Arcadie mourra...

UN SUCCESSEUR - comme pour le club - le même - ou séparé - a été cherché - EN VAIN.

Certes, ici encore, pas question d'offrir la direction d' ARCADIE à n'importe qui...

Parmi les collaborateurs et amis nous avons des éventuels "dauphins".
AUCUN N'A VOULU.

Alors remettre ARCADIE au premier venu si une offre ouverte avait été faite...
Alors remettre ARCADIE à un espèce de directoire de 3 ou de 6 membres... peu importe...

ARCADIE a un passé. A un style. A une morale. A une rigueur.

Jamais nous ne tolérerions que le nom d' ARCADIE soit complice d'attitudes, de positions, de styles, de directions contraires à ce qu'elle a cru ses points d'encrage pendant presque 30 ans.

Plutôt mourir... et c'est ce qui survient...

Si ANDRE BAUDRY se retire c'est parce qu'il ne veut plus continuer ce combat. Il a l'âge de se retirer et non celui de vouloir rester. Il a perdu ces dernières années devant le comportement d'une immense majorité d'homophiles repliés sur eux-mêmes et leurs aises personnelles -... devant les extravagances et les désordres de pensées et d'actions des autres... il a perdu foi, enthousiasme, confiance...

On ne reste pas sur la crête des combats si on ne se sent plus aussi vaillant. Le devoir - tant prôné et chanté - exige ce départ.

Le devoir imposait une reprise, à la façon du successeur, dès l'instant où les grands principes d' ARCADIE étaient respectés...

Cela ne s'est donc pas réalisé.

Nous nous disons donc en ces jours d'été: au revoir.

ARCADIENS, hommes et femmes, persuadez vous que le bonheur n'est pas dans le désordre, les slogans tapageurs du jour, les licences et les extravagances, ou dans le repli sur soi-même, sans ouverture vers les autres...

Personne plus qu'ARCADIE n'aura voulu dans une sobre dignité le VRAI BONHEUR des homophiles.

En vous disant A DIEU, elle vous le redit affectueusement.

ARCADIE / LA STE CLESPALA.

On peut écrire encore 61 rue du Château d'eau - courrier suivra.

André BAUDRY vous demande de ne pas lui écrire. Il a pris une décision qui est cruelle et douloureuse, merci de le laisser partir en paix.

PROVINCIAUX; RESSERREZ-VOUS auprès de vos DELEGUES qui ont notre confiance

Nous ne pouvons envoyer cette lettre à tous les "anciens" dites-le autour de vous pour éviter courrier, visite rue du CH d'Eau - MERCI et MERCI.

JUIN 82- Envoi des réponses: ARCADIE.SECRETARIAT 3-Rue du Chateau d'eau-61-
75010 PARIS-

- H 250-Vends bon prix Immeubles de rapport-6 apts-studios-magasins,garages;pres
de Lille-urgnt-
- H 251-Vends tres beau studio-34M2-poutres appar-chemin.cuis équip.S de B.WC.
porte blind.moquet.Metro Arts et M.Quart Leaubourg.Prix 380.000F
- H 252-VENDS Bar restaur.ou SARL.client mixt.52 pl.70M2-2 Cav.Apt 2 P.confort.
CA jour:2800F-700.000F matér comp;recent.Fg St Antoine Bastil.
- H 253-Viager-43-Gde bel maison,tout conf,terrain 1500M2-prix except.placem sûr
- H 254-CH H ou F de ménage pour NORD et MIDI temps plein
- H 255-CH locataire bricoleur,ayant voiture, à discuter pr loyer.75-
- H 256-33A-format juridiq,I2 ans pratiq droit zffair.CH emploi.bon dactyl.
- H 257-25A-CH emploi reg MELUN.FONTAINEB.exp 5 ans ds distribution produits
laitiers,volailles..etudie ttes propos.
- H 258-Aimerais corresp avec Arc desir s'installer a SRI LANKA. en Inde-etc
- H 259-Robert-40Ans CH Ami sur REIMS -51-et environs
- H 260-CH comp gnon Vacances JUILLET ou Aout-CORSE-logé chez habitant-voiture
- H 261-Breton 44A-I70-70- viril Ch parisien pour rencontres bi mensuelles
- H 262-35A-75-Vac JUIL.Dep 73/74-CH rencont ARC solitaire region ou en vacances
- H 263-35A-medecinndesire faire connais sur PERPIGNAN,et banl.reponse assurée
- H 264-Arc 54A-doux,habitant MEUSE-CH Ami 40/50 ans,résidant 55/54/57
- H 265-Lectures de cartes-present-avenir-amitié-75-
- H 266-75-40A-IM90-plus de cheveux,rech compag on intéressé par naturisme et
vie simple ,le dimanche à la campagne.
- H 267-RP.Alain,37A-aimant nature,musique,randonnées,vie simple,CH jeune pour
construire amitié vraie.
- H 268-30A-J'ai cru au bonheur pendant 7 ans,il n'a p s voulu me faire signe,je
me retrouve seul et désemparé.J'ai mal- region 71-21-

- H 269-74-60A, moderne, esprit sportif, CH compagnon amical pr partager 1/2 retrait
habita princip MARRAKECH et 74-snob effe s'abst-echanges séjour LYON.Etc
- H 270-31A-trop seul, intérêts mult, sentimental, aimant nature, CH ami véritable, 18
40 ans-pr relation stable et confuante- région NORD et PARIS
- H 271-Reg 75-Arc 33A-hors ghetto, pas trop mal, CH Amitié amoureuse indépendante
et fidele avec J.H. 25/35 Ans-style militaire, sportif
- H 272-30A-sympa-sinc.resi TOULOUSE et DORDOGNE, CH relat selon affinité, 30/40A
de préférence, discrecion assurée.Sérieux garanti-merci
- H 273-75-40A-prof Art, phys agréa--tendre, prevenant, CH son ami 20/35A-pr tenter
construire ensemb Amit durab.Trouver relat équilibrée de qualité, Reg
Paris, hors ghetto, non effem, non serieux s'abst- Repobse assurée
- H 274-56-Handic phys.accident gym; hon phys, athlet; 47A-IM74-65Kg-brun, mat, sou-
riant, CH Jeune ami Arc, sinc, nat race indiv.CH aussi pr VAC.Aout ou SEPT
chambre a LR.I semaine reg Paris, Amsterdam, Köln; Munchen
- H 275-Arc 20A-IM68-52K-chatain foncé, yeux bl, tres affect, dynamiq, aimer lier
amitié avec homme 25/40A-grand, sport, brun, plutot viril, dynam, ayant situat
stable, si pos region OUEST-Finistere--ou SUD OUEST-si affi: vie com. Aventu-
riers, effem s'abstenir
- H 276-Hom Jeune, 36A-gérontophile, doux, fidele, CH 1) Ami + de 70A-cultivé, style
vieille France très apprécié.-2) poste de conseiller privé ou secretaire
particulier, excellentes references morales et profession. Expérie ce de
-9 ans dans le poste- Bon anglais- libre de voyager.
- H 277-ANGOULEME-Bernard-33ans-IM70-doux, sensible, sentimental, fidele, affectueux,
équilibré, souffrant d'une terrible solitude quotidienns, souhaite rencontr
son ami, 28/38ans, pour construire ensemble profonde, sincère et durable
amitié, pleine d'amour, de tendres, de sentiments.Reg:I6/I7/33-Insensible,
instable et non sérieux s'anstenir.
- H 278-YONNE- dans Grande propriété tranquille, recoit HOTES PAY NTS, logt, bons
repas, (pres autoroute) nombreux circuits tourist-IOOF la journée TT comp.